

# LE SILLAGE DE L'OR JAUNE

*Studio Pink*



# Le Sillage de l'Or Jaune

*Par Studio Pink*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Indifférence Étrange	4
Chapitre 2 : L'Écho du Silence	11
Chapitre 3 : La Proximité Forcée	16
Chapitre 4 : Le Masque qui Tombe	22
Chapitre 5 : L'Étincelle Interdite	27
Chapitre 6 : Le Poids des Certitudes	33
Chapitre 7 : Le Premier Baiser	39
Chapitre 8 : L'Ombre du Doute	44
Chapitre 9 : La Trahison des Sens	50
Chapitre 10 : Le Gouffre de l'Absence	55
Chapitre 11 : Le Sacrifice	62
Chapitre 12 : La Réconciliation	68
Chapitre 13 : L'Épreuve Finale	74
Chapitre 14 : L'Éveil du Sillage	81
Chapitre 15 : L'Or du Destin Choisi	87

# Chapitre 1

## L'Indifférence Étrange

### CHAPITRE 1 : L'INDIFFÉRENCE ÉTRANGE

La galerie d'art « L'Écorce » empestait le vernis frais, le champagne millésimé et une forme très spécifique de désespoir social. Mais au-dessus de tout cela, il y avait l'Odeur.

Ce n'était pas un parfum, c'était une onde de choc. Une traînée de safran brûlé, de métal chaud et de miel sauvage qui s'insinuait dans les narines jusqu'à faire vibrer la base du crâne. Le Sillage de l'Or Jaune. Pour n'importe quel humain normalement constitué, cette fragrance n'était pas une information sensorielle, c'était un ordre. Un commandement biologique de se mettre à genoux, de perdre ses moyens, de se noyer dans l'adoration.

Je vis la vague frapper la foule avant même de voir l'homme qui la générait.

À ma gauche, une critique d'art d'ordinaire glaciale laissa échapper son verre de cristal. Le liquide se répandit sur ses escarpins en cuir de veau, mais elle ne cilla pas. Ses pupilles étaient dilatées à l'extrême, dévorant l'air comme si elle cherchait à inhaler l'âme de celui qui venait d'entrer. Autour de moi, le brouhaha s'éteignit pour laisser place à un silence de cathédrale, interrompu seulement par quelques respirations hachées.

Et puis, il apparut.

Soren Vance.

Il avançait avec la nonchalance prédatrice de ceux qui savent que le monde leur appartient par droit de naissance. Sa silhouette découpait l'espace avec une précision chirurgicale. Il portait un costume sombre, d'une coupe si parfaite qu'elle semblait avoir été sculptée sur lui, mais c'était sa lumière qui frappait. Pas une lumière visible, non. C'était cette aura dorée, ce « charme » surnaturel qui émanait de lui comme une chaleur radiante. On disait que rencontrer son regard équivalait à fixer le soleil en face : on finissait aveugle, mais heureux.

Je serrai les doigts sur ma flûte de champagne, attendant l'impact. J'attendais le vertige, la décharge électrique dans la colonne vertébrale, le besoin viscéral de lui appartenir dont parlaient toutes les chroniques sur les Âmes de l'Or Jaune.

Soren tourna la tête. Ses yeux, d'un ambre liquide, balayèrent la pièce. Lorsqu'ils se posèrent sur moi, le temps sembla se figer.

Rien.

Je clignai des yeux. Je me sentais... parfaitement normal. Un peu agacé par l'odeur de safran qui devenait entêtante, certes, mais mon cœur battait à un rythme de métronome. Pas de sueurs froides. Pas de spasme d'extase. Pas de soumission immédiate.

C'était comme si tout le monde dans cette pièce était en train de regarder un film en 4D ultra-immersif, alors que moi, j'étais assis devant un écran noir, une télécommande inutile à la main.

Soren s'arrêta. Son sourcil gauche eut un tressaillement presque imperceptible. Il était habitué à ce que les foules s'ouvrent devant lui comme la Mer Rouge. Là, j'étais le rocher qui refusait de bouger.

Il fit un pas vers moi. Puis deux.

L'air autour de lui vibrait. Je pouvais sentir la chaleur qui se dégageait de son corps, une radiation presque physique. À mesure qu'il approchait, l'odeur de l'Or Jaune devint une présence tangible, une main invisible qui tentait de m'agripper à la gorge pour me forcer à baisser les yeux.

Il s'arrêta à moins de trente centimètres. Il était grand, plus grand que je ne l'avais imaginé d'après les photos des tabloïds. Je pouvais voir le grain de sa peau, le reflet de la lumière dans ses iris dorés, et la légère cicatrice qui barrait le bord de sa lèvre supérieure. Une imperfection volontaire dans un chef-d'œuvre de génétique.

— Tu ne t'inclines pas ? sa voix était un murmure de velours râpeux, le genre de son qui aurait dû me donner des frissons de la nuque jusqu'aux reins.

Je bus une gorgée de mon champagne. Il était tiède.

— J'ai mal aux genoux, répondis-je d'un ton plat. Et puis, je ne savais pas que le protocole exigeait une gémissement pour un simple invité.

Un frémissement parcourut la foule environnante. Quelqu'un étouffa un hoquet de terreur. On n'adressait pas la parole à Soren Vance sur ce ton. On ne lui parlait pas tout court, on recevait ses paroles comme des bénédictions.

Soren plissa les yeux. Il semblait soudain beaucoup plus attentif. Il se pencha vers moi, réduisant encore l'espace. Je pouvais sentir son souffle sur ma joue. Il sentait le sucre roux et l'orage. C'était une proximité indécente, une intrusion dans mon périmètre de sécurité qui aurait dû me faire fondre.

— Tu sais qui je suis, Elio, dit-il.

Ce n'était pas une question. Il connaissait mon nom. La curiosité me piqua, mais pas autant que l'étrange malaise de ne rien ressentir d'autre. C'était une indifférence presque effrayante. J'étais face à la créature la plus magnétique de la planète, et tout ce que je pensais, c'était que sa cravate était légèrement de travers.

— Je sais que tu es celui qui fait tomber les verres de cristal, dis-je en désignant du menton la mare de champagne au sol. C'est un tour de magie intéressant. Un peu salissant, mais efficace.

Il y eut un silence de mort. Soren me dévisageait avec une intensité qui aurait réduit un homme ordinaire en cendres. Je voyais ses narines frémir. Il cherchait quelque chose en moi. Une faille, un début de fissure, la preuve que son pouvoir agissait.

Soudain, il tendit la main. Ses doigts, longs et fins, effleurèrent la ligne de ma mâchoire.

Le contact était chaud. Très chaud. Mais c'était une chaleur purement thermique. Pas de décharge divine. Pas de fusion des âmes. Juste la sensation de la peau contre la peau.

Ses doigts se crispèrent légèrement lorsqu'il réalisa que mon pouls restait désespérément calme sous sa pulpe.

— Tu es vide, murmura-t-il, sa voix trahissant une frustration fascinée. Pourquoi est-ce que tu es vide ?

— Peut-être que je suis juste bien isolé, répliquai-je en reculant d'un pas pour briser le contact. Ou peut-être que ton « or » n'est que du plaqué.

Le choc dans ses yeux fut la chose la plus satisfaisante que j'aie vécue depuis des années. Pour la première fois de sa vie, sans doute, Soren Vance se heurtait à un mur.

Un mur qui ne demandait pas à être abattu, un mur qui se contentait d'exister.

— Personne ne me résiste, Elio. Ce n'est pas une question de volonté. C'est... chimique.

— Visiblement, je n'ai jamais été très doué en sciences.

Je fis mine de vouloir m'éclipser, mais il me rattrapa par le poignet. Cette fois, la prise était ferme. Le contraste entre sa peau brûlante et la mienne, plus fraîche, créait une tension insupportable pour les spectateurs qui nous entouraient. Ils nous regardaient comme si nous étions sur le point de déclencher une explosion nucléaire.

— Qu'est-ce que tu me fais ? demanda-t-il, sa voix devenant plus basse, presque rauque.

— Rien. C'est bien ça le problème, non ?

Je plongeais mes yeux dans les siens. J'y vis un tourbillon d'émotions : de la colère, du désir contrarié, mais surtout une curiosité dévorante, presque malade. Il ne voyait pas un homme, il voyait une anomalie. Un bug dans la matrice de son existence parfaite.

— C'est fascinant, reprit-il, ses doigts traçant maintenant des cercles lents sur l'intérieur de mon poignet, là où la peau est la plus fine. Tu as cette odeur... une odeur de pluie sur de l'asphalte. Rien de doré. Rien de sucré. Juste quelque chose de froid et de réel.

— Désolé de gâcher l'esthétique de ta soirée.

— Au contraire, dit-il avec un sourire qui n'avait rien de bienveillant. Tu viens de la rendre infiniment plus intéressante.

Il lâcha mon poignet, mais l'empreinte de sa chaleur resta marquée sur ma peau comme une brûlure invisible. Il fit un pas en arrière, me détaillant des pieds à la tête comme s'il dessinait un plan d'attaque.

— On se reverra, Elio.

— Le monde est petit, Vance. Surtout quand on suit les traînées de miel.

Il laissa échapper un rire bref, un son sec et élégant qui fit frissonner la moitié de la salle. Puis, sans un mot de plus, il fit demi-tour et s'éloigna. La vague de son sillage se déplaça avec lui, emportant les regards, les soupirs et l'oxygène de la pièce.

Je restai là, seul au milieu de la galerie qui reprenait lentement son souffle. Mes mains ne tremblaient pas. Mon cœur était stable. Pourtant, au fond de moi, un malaise diffus commençait à s'installer.

Cette indifférence n'était pas normale. Ce n'était pas une force, c'était une absence. Un trou noir là où il aurait dû y avoir une galaxie.

Je regardai le fond de ma flûte de champagne. Les bulles mouraient une à une.

Soren Vance pensait m'avoir trouvé parce que j'étais différent. Ce qu'il ne comprenait pas, c'est que ce n'était pas moi qui lui résistais. C'était mon âme qui semblait avoir déjà été dévastée par quelque chose de bien plus puissant que lui, ne laissant derrière elle que des cendres froides que même l'Or Jaune ne pouvait plus embraser.

Je posai mon verre sur un plateau et sortis dans la nuit fraîche de la ville. L'odeur du safran me suivit sur plusieurs pâtés de maisons, collée à mes vêtements comme une menace silencieuse.

Le sillage était tracé. Et pour la première fois, le prédateur venait de trouver une proie qui ne savait pas qu'elle devait avoir peur.

# Chapitre 2

## L'Écho du Silence

### CHAPITRE : L'ÉCHO DU SILENCE

L'appartement de Soren Vance ne ressemblait pas à un foyer, mais à un mausolée de verre et d'acier suspendu au-dessus des lumières froides de la métropole. Dans le grand salon, l'air était encore saturé de l'odeur du safran — cet Or Jaune qui était à la fois sa signature, son empire et sa malédiction. Habituellement, cette fragrance agissait comme un baume, un rappel constant de sa domination.

Ce soir, elle l'asphyxiait.

Soren resta immobile au centre de la pièce, une main plongée dans la poche de son pantalon de costume sur mesure, l'autre crispée sur un verre de cristal vide. Ses yeux, d'un bleu minéral que beaucoup qualifiaient d'hypnotique, fixaient la porte par laquelle il était parti.

L'autre. L'inconnu aux yeux vides.

Soren était un prédateur social. Il lisait les pupilles qui se dilatent, les respirations qui s'accélérent, les mains qui cherchent une contenance. Il se nourrissait de la peur, du désir, ou mieux : de ce mélange instable des deux qui rendait les gens malléables. Mais avec lui, rien.

Le silence qu'il avait laissé derrière lui n'était pas une absence de bruit. C'était une présence physique. Un écho sourd qui résonnait contre les parois de sa propre assurance.

— Monsieur Vance ?

La voix de Marcus, son assistant personnel, s'éleva depuis l'ombre du vestibule. Discrète, feutrée.

Soren ne se retourna pas. Ses narines frémirent. Il cherchait encore une trace, une effluve humaine sur le rebord du verre que l'autre avait posé. Rien. Juste le parfum métallique du champagne et cette omniprésence du safran.

— Il est parti, murmura Soren, plus pour lui-même que pour Marcus.

— Oui, Monsieur. Il a refusé la voiture. Il a préféré marcher.

— Marcher... répéta Soren.

Un sourire sans joie étira ses lèvres. Personne ne « marchait » après une entrevue avec Soren Vance. On fuyait, on chancelait, ou on repartait le cœur battant, grisé par la promesse de l'or. On ne s'enfonçait pas simplement dans la nuit comme si l'on venait de quitter un guichet de poste.

— Qu'en avez-vous pensé, Marcus ?

— Il est... atypique. Très peu réactif aux stimuli.

— « Peu réactif » ? Marcus, soyez plus précis. Ce n'est pas de la retenue. Ce n'est pas de la politesse. C'est un gouffre.

Soren porta le bord du verre de l'autre à ses propres lèvres, par pure compulsion sensorielle. Il cherchait le goût d'une émotion égarée. Le cristal était froid. Mort.

— J'ai passé dix minutes à essayer de trouver la faille, reprit Soren d'une voix plus basse, ses doigts tambourinant contre le verre. J'ai déployé tout le spectre. La menace voilée, la séduction, l'appât du gain. J'ai même utilisé l'Or Jaune. Vous savez ce qu'il a fait ?

Marcus resta silencieux, connaissant les besoins de mise en scène de son patron.

— Il a regardé les bulles mourir. Il a regardé la fin de quelque chose avec une indifférence presque religieuse.

Soren se dirigea vers la baie vitrée. Son reflet lui renvoya l'image d'un homme au sommet de sa puissance, mais pour la première fois, il se trouva une allure de statue de cire. Figé. Inutile.

Il se rappela le moment précis où leurs regards s'étaient croisés. Habituellement, Soren aimait ce moment : c'était là qu'il plantait ses crocs psychologiques. Mais il n'avait trouvé aucune prise. C'était comme essayer de poignarder de la fumée. L'autre n'avait pas peur parce qu'il ne semblait rien avoir à perdre. Ni son ego, ni sa vie, ni même son âme.

Cette pensée provoqua chez Soren une sensation inédite : un frisson qui ne devait rien à la fraîcheur de la climatisation. Une décharge d'adrénaline pure, un mélange toxique de frustration et de fascination.

Il posa le verre sur un socle en marbre, trop brusquement. Le tintement cristallin brisa le silence, un son aigu qui sembla griffer l'air.

— Je veux tout savoir sur lui, ordonna-t-il sans quitter la ville des yeux. Pas seulement son CV. Pas seulement ses comptes bancaires. Je veux savoir ce qui a brûlé en lui.

— Monsieur ?

— On n'arrive pas à ce niveau d'insensibilité par naissance, Marcus. On y arrive par dévastation. Quelque chose a rasé son paysage intérieur bien avant que je n'entre en scène. Je veux savoir quoi. Je veux savoir ce qui peut être plus terrifiant, ou plus fascinant, que ce que j'ai à offrir.

Soren sentit ses muscles se tendre. Il aimait les défis, mais ceci était différent. C'était une quête. La quête d'un écho dans une pièce vide. Pour un homme qui avait toujours eu tout ce qu'il voulait d'un simple regard, cette résistance était la plus puissante des drogues. Plus pure que l'Or Jaune.

Il se retourna brusquement, ses yeux brillant d'une lueur fiévreuse.

— Appelez le contact à la logistique. Je veux qu'on le suive. Discrètement. Ne le touchez pas. Ne l'approchez pas. Je veux juste observer comment un homme sans âme traverse le monde.

— C'est risqué, Monsieur. S'il s'aperçoit de...

— Il ne s'en apercevra pas, l'interrompit Soren avec un tranchant qui ne laissait place à aucune discussion. Ou s'il le fait, il s'en moquera. C'est bien là le problème, n'est-ce pas ?

Marcus s'inclina et se retira, laissant Soren seul avec le sillage de sa propre obsession.

Soren s'approcha de la console où reposait un petit flacon d'huile essentielle de safran pur. Il en déboucha le bouchon de verre et respira profondément. L'odeur était si concentrée qu'elle en devenait presque fétide, une odeur de terre, de sang et de luxe. C'était l'odeur du pouvoir.

Il ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il revit le visage de l'autre. Ce calme plat. Cette manière de poser son verre comme on dépose une arme inutile.

— Tu crois être vide, murmura-t-il dans le salon désert. Mais le silence est aussi une musique. Et je vais apprendre à la jouer.

Il se sentait vivant. Pour la première fois depuis des années, le jeu n'était pas gagné d'avance. Le prédateur venait de comprendre que sa proie n'était pas en fuite, mais en

attente. Ou peut-être, pire encore, qu'elle ne l'avait même pas remarqué.

Soren reposa le flacon. Ses mains ne tremblaient pas, mais son cœur, d'ordinaire si régulier, battait un rythme irrégulier, presque sauvage. Il se dirigea vers sa chambre, mais s'arrêta sur le seuil.

L'odeur du safran le suivait, collée à sa peau comme une seconde nature. Pour la première fois de sa vie, il eut envie de se doucher, d'effacer ce parfum, de redevenir neutre. Juste pour voir s'il pourrait alors, lui aussi, ressentir ce silence absolu.

Mais il savait que c'était impossible. Il était Soren Vance. Il était le sillage. Et il ne reculerait devant rien pour embraser ces cendres froides que l'autre appelait une âme.

Dans la rue, loin sous ses pieds, un homme marchait, indifférent au luxe qui l'observait d'en haut. Et dans l'appartement de verre, le silence ne cessa de résonner, tel un défi que Soren n'était pas certain de pouvoir relever.

La tension était là, palpable, une corde de violon tendue à rompre dans une pièce où personne ne respirait.

— À bientôt, mon ombre, souffla Soren dans le noir.

Il ne dort pas de la nuit. Il écoute l'écho.

# Chapitre 3

## La Proximité Forcée

Le compartiment du \*Trans-Saharien\* était une cage de acajou et de cuir, un espace de trois mètres carrés saturé par l'orage qui grondait au-dehors. Soren Vance n'avait jamais supporté l'exiguïté, mais ce soir-là, le manque d'oxygène ne venait pas de l'étroitesse des murs. Il venait de l'homme assis en face de lui, penché sur une carte topographique dont les bords jaunis semblaient s'effriter sous ses doigts longs et calmes.

Elian. L'ombre. L'homme qui ne laissait aucune trace, aucun sillage, sinon celui d'une indifférence glaciale.

— Si tu continues de fixer cette carte, tu vas finir par y mettre le feu, murmura Soren, sa voix basse, écorchée par la fatigue et le manque de sommeil.

Elian ne leva pas les yeux. Il replia soigneusement un coin du papier.

— Le feu est ta spécialité, Vance. Pas la mienne. Moi, j'analyse les cendres.

Soren laissa échapper un rire bref, sans joie. Il s'installa plus profondément dans la banquette de velours frappé. L'odeur du safran — ce parfum qui était son identité, son fardeau — flottait entre eux, lourde, presque huileuse. C'était une fragrance qui, d'ordinaire, soumettait les gens, les étourdissait. Mais sur Elian, elle glissait. Elle mourait à quelques centimètres de sa peau.

— On a douze heures de trajet avant d'atteindre le point de rendez-vous, reprit Soren en déboutonnant le col de sa chemise en soie noire. Tu comptes rester une statue de sel tout ce temps ?

Elian leva enfin les yeux. Des yeux d'un gris d'orage, parfaitement accordés au ciel qui se déchirait au-dessus du train.

— Je compte faire en sorte qu'on ne se fasse pas tuer à l'arrivée. L'Or Jaune n'est pas qu'une métaphore, Soren. C'est une cible dans notre dos.

Le train tressauta violemment sur un rail mal ajusté. Le corps de Soren fut projeté vers l'avant. Pour éviter de tomber, il ancrâ ses mains sur la petite table de bois qui les séparait. Ses doigts frôlèrent ceux d'Elian.

Le contact fut électrique. Pas une étincelle, mais un courant de fond, une décharge lente qui remonta le long de l'avant-bras de Soren. Il ne retira pas sa main. Elian non plus.

Le silence changea de texture. Il n'était plus vide ; il était plein de cette tension nerveuse, de ce bourdonnement sourd qui précède l'explosion.

— Tu as le rythme cardiaque qui s'accélère, observa Elian d'une voix soudainement plus rauque. Je l'entends d'ici.

— C'est l'adrénaline de la chasse, mentit Soren.

— Ou la peur du vide.

Soren se pencha davantage. Il était si près qu'il pouvait voir le grain de la peau d'Elian, une cicatrice minuscule à la commissure des lèvres, et surtout, ce qui le fascinait par-dessus tout : l'absence totale de parfum. Elian sentait le rien. L'eau de pluie. L'acier froid. Il était un sanctuaire de neutralité dans un monde de stimuli.

— Qu'est-ce que ça fait ? demanda Soren, presque hypnotisé. D'être aussi... éteint ?

Elian ne cilla pas.

— C'est reposant. Tu devrais essayer. Ton besoin de brûler tout ce que tu touches doit être épuisant à la longue.

— On ne brûle que ce qui est inflammable, rétorqua Soren. Toi, tu es de la glace. Je me demande juste combien de temps il faut pour que tu fondes.

Un nouveau choc du train les rapprocha encore. Leurs genoux s'entrechoquèrent sous la table. Soren sentit la chaleur de la cuisse d'Elian à travers le tissu fin de leurs pantalons. C'était une proximité forcée, une promiscuité imposée par le destin et une quête absurde, mais à cet instant, l'Or Jaune semblait bien loin. L'enjeu, c'était ce centimètre de peau qui restait à conquérir.

Elian ferma brusquement la carte. Le bruit sec fit sursauter Soren.

— Tu joues à un jeu dangereux, Vance. Tu penses que parce que je ne réagis pas à ton... théâtre habituel, je suis une énigme à résoudre. Mais je ne suis pas un mystère. Je suis une fin de non-recevoir.

Soren sourit, un sourire carnassier qui n'atteignit pas ses yeux.

— Tout le monde a un prix, Elian. Même les fantômes.

— Mon prix est l'efficacité. Et pour l'instant, tu es une distraction.

Soren se leva. Le plafond du compartiment était bas, l'obligeant à se tenir légèrement voûté. L'espace était saturé de lui, de son charisme, de son odeur de safran et de terre brûlée. Il fit un pas pour contourner la table et s'assit juste à côté d'Elian.

La tension monta d'un cran. On aurait pu y suspendre un piano.

— On travaille ensemble, murmura Soren à son oreille. C'est le contrat. Mais on n'a pas dit qu'on devait s'ignorer. Regarde-moi.

Elian tourna la tête. Leurs visages n'étaient plus séparés que par un souffle. Pour la première fois, Soren vit une fissure. Une dilatation imperceptible des pupilles d'Elian. Une légère crispation de sa mâchoire. L'immunité se lézardait. Ce n'était plus une ombre en face de lui, c'était un homme de chair et de sang qui luttait pour garder son masque.

— Tu es insupportable, souffla Elian.

— Je sais.

— Tu es narcissique, envahissant et tu sens comme un marché aux épices en plein midi.

— Et pourtant, tu ne te lèves pas.

C'était vrai. Elian était cloué sur place par la force gravitationnelle de Soren. Leurs regards s'accrochèrent, une lutte de pouvoir muette où celui qui clignerait le premier perdrait tout.

Soren laissa sa main glisser sur le dossier de la banquette, ses doigts frôlant la nuque d'Elian. Les cheveux y étaient coupés court, drus. Sous sa paume, il sentit un frisson parcourir l'autre homme. Un frisson authentique, humain.

L'attirance n'était plus une théorie ou un défi intellectuel. C'était une urgence physique, une nécessité née de l'enfermement et de la peur partagée d'une mission suicide.

— Je pourrais te détester, dit Elian, sa voix n'étant plus qu'un murmure granuleux.

— Fais-le. Déteste-moi. Mais ressens quelque chose.

Elian attrapa le poignet de Soren. Sa poigne était d'acier, presque douloureuse. Il le tira vers lui, réduisant le dernier espace de sécurité.

— Tu veux que je sorte du silence, Vance ? Tu veux que je rejoigne ton vacarme ?

— Je veux voir si ton âme peut encore prendre feu.

Le train entra dans un tunnel. L'obscurité devint totale, absolue. Seul le bruit infernal du métal contre le métal remplissait l'espace. Dans ce noir d'encre, les sens s'exacerbèrent. Soren ne voyait plus rien, mais il sentait tout : le souffle court d'Elian sur ses lèvres, l'odeur de la sueur froide, la tension du muscle contre le sien.

Puis, il le sentit. Une main, ferme, qui se posa sur sa gorge. Pas pour l'étrangler, mais pour l'ancrer. Un pouce qui caressait la ligne de sa mâchoire avec une lenteur calculée, presque cruelle.

— Tu ne sais pas dans quoi tu t'engages, murmura la voix d'Elian dans le noir. Si j'allume l'incendie, je ne l'éteindrai pas.

— Ne l'éteins pas, répondit Soren, le cœur battant à tout rompre. Je n'ai jamais aimé la pluie.

La lumière revint brutalement à la sortie du tunnel, inondant le compartiment d'un éclat orangé. Elian s'était reculé, les mains de nouveau posées sur ses genoux, le visage de marbre. Seul le désordre de sa mèche de cheveux et le battement rapide d'une veine au creux de son cou trahissaient ce qui venait de se passer.

Soren resta là, haletant, le goût du soufre et du safran sur la langue, réalisant que le chasseur venait peut-être de se prendre à son propre piège. La proximité forcée n'était plus une contrainte tactique. C'était devenu une addiction.

Elian rouvrit la carte comme si de rien n'était.

— On arrive dans quatre heures. Dors, Vance. Tu vas en avoir besoin.

Soren retourna s'asseoir en face de lui. Il regarda ses propres mains qui tremblaient légèrement. Le silence était de retour, mais ce n'était plus le silence de l'indifférence. C'était celui d'une mèche qui brûle, lente et inexorable, vers un baril de poudre dont aucun d'eux ne sortirait indemne.

Il ferma les yeux, mais tout ce qu'il voyait, c'était le gris d'orage. Et pour la première fois, le sillage de l'Or Jaune ne l'intéressait plus autant que l'homme qui refusait de le suivre.

Le train hurlait dans la nuit, fendant le désert, emportant deux prédateurs qui commençaient à comprendre que leur plus grand danger n'était pas la quête, mais l'autre.

— À bientôt, mon ombre, pensa Soren.

Mais cette fois, l'ombre avait répondu.

# Chapitre 4

## Le Masque qui Tombe

L'air dans le compartiment était devenu une matière solide, un bloc d'ambre où ils étaient tous deux piégés, figés dans l'attente de l'impact. Le train de nuit, le \*Sirocco Express\*, rugissait contre les rails avec une violence métallique, mais à l'intérieur, le silence pesait plus lourd que le vacarme du désert.

Soren était allongé sur la banquette étroite, un bras replié sous sa tête. Il ne dormait pas. Il n'avait jamais su dormir quand le danger rôdait, et Elian était le danger le plus fascinant qu'il ait jamais croisé. De là où il était, il pouvait observer le profil de l'autre homme, découpé par la lueur blafarde des lampes de secours qui défilaient dans le couloir.

Elian était toujours assis à la petite table escamotable. Il ne lisait plus la carte. Il fixait le reflet de son propre visage dans la vitre noire, là où le sable frappait le verre comme une pluie de diamants bruts. Il y avait une raideur dans ses épaules, une tension dans la ligne de sa mâchoire qui trahissait le mensonge de son calme.

— Tu vas finir par te transformer en statue, Elian, murmura Soren. Sa voix était basse, éraillée par la fatigue et quelque chose d'autre, une sorte de faim mal déguisée.

Elian ne bougea pas d'un millimètre.

— Et toi, tu vas finir par t'étouffer avec tes propres mots si tu ne les retiens pas.

Soren se redressa lentement. Le cuir de son blouson grinça, un bruit organique dans cette boîte de métal. Il se leva et fit les deux pas nécessaires pour se retrouver derrière Elian. L'espace était si réduit qu'il pouvait sentir la chaleur irradiant du corps de

l'autre, une chaleur qui contrastait avec la froideur polaire qu'il affichait.

L'odeur d'Eliau l'assaillit : un mélange de papier ancien, de tabac froid et de cette note métallique, presque électrique, qui semblait émaner de sa peau chaque fois que la tension montait. C'était l'odeur de la foudre avant qu'elle ne frappe.

— Pourquoi tu joues à ça ? demanda Soren, sa main s'approchant du dossier du siège, frôlant presque l'épaule d'Eliau. Ce masque de glace... Il commence à se fissurer. Je le vois. Je le sens.

Eliau tourna enfin la tête. Ses yeux gris d'orage accrochèrent ceux de Soren. À cette distance, l'illusion d'indifférence volait en éclats. Il y avait une tempête sous ces iris, un chaos contenu qui ne demandait qu'à tout raser.

— Tu penses que c'est un jeu, Vance ? Tu penses que je m'amuse à te tenir à distance parce que j'aime le pouvoir que ça me donne ?

— Je pense que tu as peur, répliqua Soren avec un sourire sans joie. Tu as peur que si tu me laisses entrer, je trouve quelque chose que tu ne peux pas contrôler. Ou pire... que tu découvres que tu ne veux plus me faire sortir.

La réaction fut instantanée. Eliau se leva brusquement, forçant Soren à reculer d'un pas. La proximité était maintenant totale, front contre front, leurs respirations s'entremêlant dans l'espace exigu. Eliau saisit le revers du manteau de Soren, non pas pour le repousser, mais pour l'ancrer sur place. Ses doigts tremblaient imperceptiblement.

— Le contrôle est la seule chose qui me sépare du sillage, cracha Eliau.

Sa voix n'était plus un murmure glacé, c'était un aveu déchiré.

— Tu ne comprends pas ce qu'est l'Or Jaune, Soren. Ce n'est pas qu'une ressource. C'est un destin. Une fois que tu entres dans son sillage, tu n'es plus qu'une marionnette. Les gens comme moi, les gardiens, les traqueurs... on finit tous par être consumés par ce qu'on cherche.

Il marqua une pause, ses yeux fouillant le visage de Soren comme s'il y cherchait une issue de secours.

— Mon "immunité", comme tu l'appelles... Ce n'est pas que je ne ressens rien pour toi. C'est que je refuse de te laisser devenir une autre chaîne autour de mon cou. Le destin veut que nous soyons ensemble dans cette quête. Il veut que nos forces s'additionnent pour qu'il puisse nous briser plus facilement. Si je t'aime, si je te laisse m'approcher, je lui donne les clés de ma propre destruction.

Soren sentit un choc électrique lui traverser la colonne vertébrale. Ce n'était pas le rejet qu'il avait attendu, mais une confession d'une vulnérabilité absolue. Elian n'était pas de marbre. Il était une citadelle assiégée qui préférait brûler ses propres réserves plutôt que de se rendre.

— Donc c'est ça ? demanda Soren, sa voix n'étant plus qu'un souffle contre les lèvres d'Elian. Tu te privas de vivre pour être sûr de ne pas mourir selon les règles de quelqu'un d'autre ?

— Je me préserve, rectifia Elian.

— Tu te vides, Elian. Tu es un fantôme dans ton propre corps.

Soren leva la main et, cette fois, il ne s'arrêta pas. Ses doigts effleurèrent la joue d'Elian, remontant vers sa tempe. La peau était brûlante, presque fiévreuse. Elian ferma les yeux au contact, un gémissement étouffé mourant dans sa gorge. C'était le son d'une reddition partielle, une brèche dans la muraille.

— Regarde-moi, ordonna doucement Soren.

Elian obéit. La peur était là, brute, sauvage. La peur d'être possédé, non pas par un homme, mais par une force qui les dépassait tous les deux.

— On s'en fout du destin, continua Soren, ses yeux brillant d'une intensité prédatrice mais sincère. Laisse l'Or Jaune nous consumer s'il le faut, mais ne me dis pas que ce silence entre nous est une protection. C'est un tombeau. Et je n'ai aucune intention de mourir enterré vivant avec toi.

Soren réduisit les derniers millimètres. Ce n'était pas un baiser romantique ; c'était un choc, une collision de besoins longtemps réprimés. Les lèvres d'Elian étaient sèches, puis avides. Il répondit avec une faim qui confinait à la rage, ses mains quittant le manteau de Soren pour s'enfoncer dans ses cheveux, le tirant vers lui comme s'il cherchait à fusionner, à disparaître dans l'autre pour échapper à la fatalité.

Le train vira brusquement dans une courbe, les projetant contre la paroi du compartiment. Ils ne se lâchèrent pas. Soren sentait le cœur d'Elian battre contre sa poitrine, un rythme erratique, rapide, celui d'un homme qui vient de sauter dans le vide et qui s'aperçoit, trop tard, qu'il n'a pas de parachute.

Elian rompit le contact le premier, le souffle court, ses yeux gris désormais voilés de désir et de regret. Il posa son front contre celui de Soren, ses mains reposant lourdement sur ses épaules.

— Tu vas me détruire, murmura-t-il. Tu le sais, n'est-ce pas ? Le sillage va utiliser ce qu'il y a entre nous pour nous briser.

Soren laissa échapper un rire sombre, un son qui vibra dans sa cage thoracique. Il attrapa les poignets d'Elian et les pressa contre son propre cœur.

— Alors laissons-le essayer. Au moins, quand on tombera, on ne sera pas seuls.

Elian le regarda, et pour la première fois, le masque n'était plus là. Il n'y avait plus que l'homme, dépouillé de ses certitudes, terrifié et pourtant étrangement libre. Il se rendait compte que l'immunité était une prison bien plus étroite que le danger qu'il fuyait.

— Quatre heures, dit Elian, sa voix retrouvant un semblant de stabilité, bien que ses yeux ne quittent pas ceux de Soren. Dans quatre heures, nous serons au camp de base. Le jeu reprendra. Les masques devront revenir.

— Peut-être, répondit Soren en glissant une main derrière la nuque d'Elian pour le ramener vers lui. Mais maintenant, on n'est pas au camp de base. On est nulle part, entre deux mondes. Et ici, Elian... ici, tu n'as nulle part où te cacher.

Le train continua sa course effrénée à travers l'obscurité, emportant deux hommes qui ne cherchaient plus seulement l'Or Jaune, mais la vérité brutale de ce qu'ils étaient l'un pour l'autre. Le masque était tombé, laissant derrière lui un brasier que ni la peur, ni le destin ne pourraient éteindre de sitôt.

Dans le sillage de l'Or Jaune, la plus grande richesse n'était plus le métal précieux caché sous le sable, mais cette seconde de vulnérabilité où deux prédateurs avaient enfin cessé de se chasser pour commencer à se reconnaître.

Le silence revint, mais il n'était plus vide. Il était plein de promesses sombres et d'un désir qui brûlait plus fort que le soleil du désert.

# Chapitre 5

## L'Étincelle Interdite

### CHAPITRE : L'Étincelle Interdite

L'obscurité dans le wagon de queue n'était pas totale. Elle était striée par les flashes réguliers des balises de signalisation qui défilaient à l'extérieur, jetant des éclats de lumière crue sur les parois de métal brossé. À chaque pulsation, le visage de Soren apparaissait, anguleux, prédateur, avant d'être englouti à nouveau par l'ombre.

Elian sentait la main de Soren à la base de sa nuque. Les doigts étaient chauds, un peu rudes, une pression ferme qui n'autorisait aucune fuite. L'air entre eux était devenu une matière dense, saturée d'ozone et de l'odeur de Soren : un mélange de tabac froid, de cuir usé par le désert et de quelque chose de plus profond, de plus animal, qui réveillait chez Elian un instinct de survie qu'il croyait avoir dompté depuis longtemps.

— Tu respirez trop vite, Elian, murmura Soren.

Sa voix était basse, un grondement qui vibrait plus dans la poitrine d'Elian que dans ses oreilles.

— C'est l'altitude, répliqua Elian, le souffle court. Et ce train qui manque de dérailler à chaque courbe.

— menteur.

Soren réduisit encore l'espace. Leurs genoux s'entrechoquèrent dans le balancement

du wagon. Elian aurait pu le repousser. Il aurait dû le faire. Il connaissait les règles de ce jeu. Dans la quête de l'Or Jaune, l'attachement était une faille, et la vulnérabilité, une sentence de mort. Pourtant, le lien magique qui les unissait d'ordinaire — ce flux d'énergie bourdonnant et parfois oppressant — restait étrangement silencieux. Ce qu'il ressentait en cet instant ne venait pas d'un sortilège ou d'une résonance astrale. C'était purement, brutalement humain.

Soren fit glisser son pouce le long de la mâchoire d'Elian, un mouvement d'une lenteur provocante. La peau d'Elian brûla au contact. Une décharge électrique remonta le long de sa colonne vertébrale, une étincelle interdite qui menaçait de faire sauter tous ses fusibles intérieurs.

— Tes masques, Elian... ils sont en train de fondre, reprit Soren. Tu passes ton temps à jouer les tacticiens de sang-froid, à calculer chaque battement de cil. Mais là, tout de suite ? Je parie que tu ne sais même plus comment tu t'appelles.

Elian ankra son regard dans celui de Soren. Les yeux de l'autre homme étaient des puits de pétrole en feu, sombres et brillants d'une intensité sauvage.

— Je m'appelle celui qui va te briser les doigts si tu continues, grinça Elian, bien que sa voix manque singulièrement de conviction.

Soren eut un rire bref, sans joie.

— Essaie pour voir.

Il ne recula pas. Au contraire, il pressa son corps contre celui d'Elian, le bloquant contre la paroi vibrante du train. La froideur du métal dans son dos contrastait violemment avec la chaleur incandescente de Soren devant lui. C'était un étau. Une cage faite de muscle et de volonté.

Elian ferma les yeux une seconde, subissant le tangage du convoi. Il se concentra sur

les sensations. Le craquement du cuir du blouson de Soren contre sa chemise fine. Le rythme saccadé de leurs cœurs qui finissaient par s'accorder, comme deux métronomes déréglés. L'odeur de la poussière qui flottait dans le wagon, soulevée par leur précipitation.

Il n'y avait plus de stratégie. Plus de "camp de base", plus de "missions", plus de "trahisons nécessaires". Il n'y avait que cette peau contre la sienne, ce souffle chaud qui venait mourir contre ses lèvres.

— Pourquoi maintenant ? demanda Elian dans un souffle.

— Parce qu'on va peut-être crever demain, répondit Soren, sa voix perdant soudain son ironie habituelle pour une honnêteté tranchante. Et parce que je déteste les énigmes non résolues. Toi, tu es la plus grande énigme que j'ai croisée sous ce soleil de merde.

Soren inclina la tête, son nez frôlant celui d'Elian. C'était une torture volontaire, un effleurement qui n'en était pas encore un, suspendant le temps dans une tension insoutenable. Elian sentit une main, la sienne, remonter vers le torse de Soren. Il voulait le repousser, mais ses doigts se crispèrent sur le revers de sa veste, le tirant au contraire un peu plus vers lui.

Le contact fut enfin total. Pas un baiser, pas encore. Juste leurs fronts qui se pressaient l'un contre l'autre, et la main de Soren qui s'égarait maintenant dans les cheveux d'Elian, le forçant à lever le visage.

— Regarde-moi, ordonna Soren.

Elian obéit. Il vit la faille. Derrière l'arrogance de Soren, derrière la façade du mercenaire impitoyable, il y avait une solitude immense, un écho à la sienne. C'était ça, l'étincelle. Ce n'était pas seulement du désir, c'était la reconnaissance mutuelle de

deux fauves qui s'étaient trouvés dans la nuit.

L'électricité statique entre eux semblait faire vibrer l'air même du wagon. Le lien magique restait muet, comme s'il respectait la pureté de cet instant organique, de cette connexion qui n'avait besoin d'aucun artifice pour exister.

— Tu es dangereux, Soren, murmura Elian, les lèvres à quelques millimètres des siennes.

— Je suis pire que ça. Je suis la seule vérité que tu ne peux pas manipuler.

D'un geste brusque, Soren scella l'espace restant. Ses lèvres s'emparèrent de celles d'Elian avec une faim qui n'avait rien de civilisé. Ce n'était pas un contact tendre, c'était une collision. Un choc de dents, de souffle et de besoins refoulés. Elian laissa échapper un gémissement étouffé, ses mains remontant dans le cou de Soren, cherchant à s'ancrer, à ne pas se noyer dans cette vague de chaleur subite.

Tout disparut. Le bruit du train, la quête de l'Or Jaune, la peur du lendemain. Le monde s'était réduit à l'espace de quelques centimètres carrés de chair et de désir. La langue de Soren goûtait la sienne, explorant, revendiquant, brûlant chaque centimètre de sa résistance. C'était une lutte, une danse, une conversation sans mots où chacun tentait de prendre l'ascendant tout en s'abandonnant à l'autre.

La main d'Elian glissa sous le t-shirt de Soren, rencontrant la peau brûlante de son dos, les muscles contractés par la tension. Un frisson violent secoua Soren, qui resserra sa prise, écrasant Elian contre le métal avec une force presque douloureuse, mais nécessaire. C'était le seul moyen de se sentir réels dans ce monde de mirages et de poussière.

Ils se séparèrent de quelques centimètres, haletants, les lèvres rougies, les yeux embués d'une ébriété nouvelle. Le train entra dans un tunnel, plongeant le wagon

dans une obscurité totale cette fois.

— On ne pourra pas revenir en arrière, Elian, dit Soren dans le noir. Demain, quand on remettra nos masques, ils ne nous iront plus de la même façon.

Elian sentit son propre cœur tambouriner contre ses côtes comme un oiseau en cage. Il savait que Soren avait raison. L'Or Jaune n'était plus le métal le plus précieux de ce désert. C'était ce moment de vérité, cette connexion électrique qui les marquait plus sûrement que n'importe quel fer rouge.

— Les masques ne servent qu'à ceux qui ont peur du visage des autres, répondit Elian, sa voix plus assurée malgré le tremblement de ses mains. Je n'ai plus peur de toi, Soren.

— Tu devrais.

— Pourquoi ?

Soren se rapprocha à nouveau, sa voix n'étant plus qu'un souffle contre l'oreille d'Elian.

— Parce que maintenant que j'ai goûté à ça... je ne te laisserai jamais repartir dans l'ombre. Même si on doit brûler ensemble.

Le train jaillit du tunnel, la lumière de la lune baignant à nouveau la scène. Ils restèrent là, immobiles, les corps encore soudés, les souffles s'apaisant lentement. Le silence était revenu, mais il était chargé d'une promesse nouvelle. Une promesse faite de sang, de sueur et d'une étincelle interdite qui, ils le savaient tous les deux, finirait par embraser tout leur univers.

Le sillage de l'Or Jaune était désormais tracé non plus sur une carte, mais dans le

creux de leurs mains jointes, dans le souvenir de ce contact électrique que rien, pas même le destin, ne pourrait effacer. Ils n'étaient plus seulement des partenaires ou des rivaux. Ils étaient les deux faces d'une même pièce, lancée dans le vide, attendant de voir sur quel côté la vie finirait par les faire tomber.

# Chapitre 6

## Le Poids des Certitudes

CHAPITRE : Le Poids des Certitudes

Le wagon cahotait avec une régularité lancinante, un métronome de fer battant la mesure d'un silence devenu trop lourd. Silas ne s'était pas reculé. Son souffle, encore court, venait mourir contre la tempe d'Eliau, là où les pulsations de son sang trahissaient l'anarchie qui régnait sous sa peau.

L'odeur de Silas était un piège : un mélange de tabac froid, de cuir mouillé par la pluie nocturne et d'une note plus métallique, presque électrique, qui semblait émaner de sa peau même. C'était l'odeur du danger que l'on cherche à ignorer jusqu'à ce qu'il nous dévore.

— Recule, murmura Eliau.

Sa voix était plus rauque qu'il ne l'aurait voulu. Elle manquait de cette autorité glaciale qui faisait d'habitude sa force.

— Tu ne le penses pas, répondit Silas.

Il ne bougea pas d'un millimètre. Au contraire, il sembla s'imprégner davantage de la présence d'Eliau, une main gantée de noir venant se poser sur la paroi du train, juste au-dessus de son épaule, le verrouillant dans un espace restreint où l'air manquait.

— Ce n'est pas une question de pensée, Silas. C'est une question de survie. L'Or Jaune ne tolère pas les distractions. Tu le sais mieux que quiconque.

Silas laissa échapper un rire sec, un son qui n'avait rien de joyeux.

— Les distractions ? C'est comme ça que tu appelles ce qui vient de se passer dans le noir ? Elian, tu as le don pour mentir au monde entier, mais ne commence pas à te mentir à toi-même. On va finir par se brûler, c'est vrai. Mais regarde-moi et dis-moi que tu préfères le froid de ta solitude à cet incendie.

Elian finit par lever les yeux. Le regard de Silas était une lame de fond, sombre et implacable. Depuis que leurs destins s'étaient croisés sur la piste de l'Or Jaune, Elian s'était efforcé de ne voir en lui qu'un outil, un levier nécessaire pour atteindre le trésor mythique. Mais la réalité avait glissé. Les certitudes qui constituaient l'armure d'Elian — l'idée qu'il était né pour cette quête, que son âme était liée à la traînée de poudre de l'Or Jaune par les lois du sang — étaient en train de se fissurer.

Dans les textes anciens de la Sorte, il était dit que l'Or Jaune ne se révélait qu'aux cœurs indivisibles. À ceux dont la volonté était une flèche droite, incapable de dévier. Jusqu'ici, Elian se croyait de cette trempe. Mais la chaleur du corps de Silas, la pression de son torse contre le sien à chaque secousse du train, créait une interférence. Un bruit blanc qui brouillait la carte qu'il portait dans son esprit.

— On a une mission, finit par lâcher Elian en se dégageant avec une brusquerie qui trahissait son trouble.

Il se dirigea vers la petite banquette de velours élimé et s'y laissa tomber, fixant la vitre où défilaient les silhouettes fantomatiques des arbres. Silas resta debout, une silhouette sombre se découpant sur le reflet de la lune.

— Ta mission, c'est une cage dorée, Elian. Tu cours après une légende parce que c'est la seule chose qui te donne l'impression d'exister. Mais ce qui se passe entre nous... ça, ce n'est pas écrit dans les prophéties. C'est la seule chose réelle dans tout

ce bordel.

— Et c'est précisément ce qui me fait peur, rétorqua Elian en se tournant vers lui, les yeux étincelants d'une colère défensive. Les lois de l'âme sœur, les liens de sang, le Sillage... tout cela a un sens. C'est prévisible. C'est une route. Ce que tu me proposes, c'est le vide. C'est une déviation qui nous mènera à la potence ou pire, à l'oubli.

Silas s'approcha lentement, s'accroupissant devant lui. Il posa ses mains sur les genoux d'Elian, un geste d'une intimité révoltante et délicate à la fois. Le contact traversa le tissu du pantalon, une brûlure lente qui remonta le long des cuisses d'Elian.

— Tu as peur d'aimer quelque chose que tu n'as pas prévu, pas vrai ? Tu as peur que je sois plus important que ton précieux métal.

— Tu es arrogant.

— Et tu es terrifié.

Le silence retomba, troublé seulement par le grincement des essieux. Elian sentait son cœur cogner contre ses côtes, un oiseau captif cherchant la sortie. Il aurait dû le repousser. Il aurait dû sortir son arme et lui rappeler leur contrat. Mais ses doigts restaient inertes, parcourus de fourmillements.

L'Or Jaune n'était plus seulement une quête de richesse ou de pouvoir. C'était une identité. Si Elian laissait ce sentiment pour Silas prendre le dessus, qui deviendrait-il ? Un homme ordinaire ? Un fuyard ? La perspective était aussi grisante qu'effrayante.

— Dis-moi de partir, murmura Silas, son visage à quelques centimètres de celui

d'Eliau. Dis-le maintenant, et je reprends ma place de simple mercenaire. On récupère l'Or, on se partage la part, et je disparaiss.

Eliou ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Le mot "pars" semblait s'être logé dans sa gorge comme une arête. Il voyait les cils de Silas, le grain de sa peau, la petite cicatrice qui barrait son sourcil gauche. Il avait envie de tracer cette cicatrice avec son pouce. Il avait envie de s'effondrer contre lui et d'oublier la carte, les gardes, les trahisons à venir.

— Tu vois ? reprit Silas avec une douceur cruelle. Tu es déjà en train de choisir.

— Je ne choisis rien du tout, s'entêta Eliou. On est dans un train, Silas. On est coincés ensemble. C'est de la proximité forcée, rien de plus. C'est de l'adrénaline mal placée.

Silas se releva d'un bond, une lueur de défi dans les yeux. Il attrapa une flasque de métal dans sa veste et but une gorgée avant de la tendre à Eliou.

— De l'adrénaline. Bien sûr. On repassera pour la poésie. Mais l'adrénaline n'explique pas pourquoi tu me regardes comme si j'étais le seul point d'ancrage dans ton univers quand le train est entré dans ce tunnel.

Eliou prit la flasque, ses doigts frôlant ceux de Silas au passage. Il but, le liquide brûlant lui arrachant une quinte de toux.

— Qu'est-ce que tu veux de moi, à la fin ?

— Je veux que tu arrêtes de te demander si c'est autorisé par le destin. On s'en fout du destin. Le destin n'a pas de mains, Eliou. Il n'a pas de bouche. Il ne peut pas te tenir quand tout s'écroule.

Silas s'assit en face de lui, étirant ses longues jambes. La tension ne s'était pas

dissipée, elle avait simplement changé de forme, devenant une corde raide sur laquelle ils dansaient tous les deux.

— Demain, nous serons à la frontière, reprit Elian, changeant de sujet pour retrouver un semblant de contrôle. Les contacts nous attendent. Si on dérape, si on laisse cette... chose... interférer avec nos réflexes, on ne passera pas la nuit.

— Je serai impeccable, Elian. Je tuerai quiconque se mettra entre toi et ton or. Mais ne me demande pas de faire semblant d’être un étranger quand les lumières s’éteignent.

Elian ferma les yeux, appuyant sa tête contre la paroi froide. Le poids de ses certitudes, autrefois si solide, lui semblait maintenant être un fardeau de plomb. Il avait passé sa vie à construire une forteresse autour de son cœur pour être le digne héritier du Sillage. Et en quelques jours, un homme au sourire insolent et aux mains trop agiles avait commencé à en démonter les pierres, une par une.

L’Or Jaune l’appelait, il le sentait dans ses os, une vibration lointaine mais persistante. C’était sa raison d’être. Mais Silas... Silas était sa raison de vivre.

La différence entre les deux était un abîme dans lequel il craignait de tomber.

— Dors, Elian, dit doucement Silas. Je prends le premier tour de garde.

— Je n’ai pas sommeil.

— Mensonge. Tes yeux disent le contraire. On a besoin de toi entier demain. Pas hanté par des fantômes que tu n’oses pas nommer.

Elian ne répondit pas. Il se recroquevilla sur la banquette, enveloppé dans son manteau. Mais il ne ferma pas les yeux tout de suite. Il observa Silas, assis dans la

pénombre, sa silhouette découpée par les éclats de lune. Silas ne regardait pas la carte. Il ne vérifiait pas ses armes. Il regardait Elian avec une intensité qui rendait toute forme de repos impossible.

Le poids des certitudes s'était déplacé. Ce n'était plus le poids de la mission, mais celui d'un choix imminent. Le Sillage de l'Or Jaune les menait vers un sommet, mais Elian comprenait enfin que le sommet était trop étroit pour deux.

Soit ils tomberaient ensemble, soit l'un d'eux devrait lâcher la main de l'autre.

Et dans la semi-obscurité du wagon, alors que l'odeur de Silas flottait toujours autour de lui comme un parfum de révolte, Elian sut avec une terreur sourde qu'il n'était plus sûr d'avoir la force de lâcher prise.

# Chapitre 7

## Le Premier Baiser

Le silence n'était pas un vide ; c'était une matière dense, une mélasse d'acier et de poussière qui s'engouffrait dans les poumons à chaque cahot du train. Le rythme des rails sous le plancher du wagon agissait comme un métronome déréglé, scandant le décompte d'une fin que ni l'un ni l'autre ne voulait nommer.

Silas ne bougeait pas. Il était assis sur la caisse de munitions, les coudes sur les genoux, l'ombre de son chapeau dévorant la moitié de son visage. Mais ses yeux — deux éclats de silex dans le noir — étaient fixés sur Elian avec une obstination qui confinait à l'insulte. C'était un regard qui ne demandait pas la permission, qui ne s'excusait de rien. Un regard qui disait : \*Je sais que tu ne dors pas. Je sais que tu crèves d'envie de me hurler dessus ou de me supplier de t'embrasser.\*

— Arrête, finit par lâcher Elian. Sa voix était plus rauque qu'il ne l'aurait voulu, éraflée par le froid de la nuit.

— Arrêter quoi ? répliqua Silas. Sa voix était un murmure de velours et de gravier, cette tessiture qui faisait toujours vibrer quelque chose de bien trop profond dans la cage thoracique d'Elian.

— De me fixer comme si j'étais une énigme à résoudre. Ou une cible.

Silas eut un petit rire sans joie, un souffle court qui fit remonter l'odeur de tabac froid et de cuir tanné jusqu'aux narines d'Elian.

— Tu n'es aucune des deux. Les cibles, je les descends. Les énigmes, je les oublie. Toi...

Il laissa sa phrase en suspens, un précipice ouvert entre eux. Elian se redressa brusquement sur sa banquette, son manteau glissant sur ses épaules. La tension dans le wagon était devenue insupportable, une électricité statique qui faisait dresser les poils sur ses bras.

— Moi quoi, Silas ? Dis-le. On fonce vers un sommet où l'on va probablement crever pour de l'or qui ne nous appartient même pas. On est dans un train qui pue la graisse et la mort. Alors épargne-moi les mystères. On n'a plus le temps pour ça.

Silas se leva. Le mouvement fut fluide, presque prédateur. En deux enjambées, il franchit la distance qui les séparait. Le wagon tangua violemment sur une aiguille, jetant Silas vers l'avant. Il posa une main sur la paroi, juste au-dessus de la tête d'Elian, l'enfermant dans un angle mort.

L'odeur de Silas frappa Elian de plein fouet. Ce n'était pas un parfum de héros de roman. C'était l'odeur de la révolte : de la sueur propre, du métal froid, et cette note sauvage, comme de l'herbe écrasée sous les bottes après la pluie. C'était une odeur qui promettait le chaos et la loyauté, un mélange contradictoire qui donnait le vertige.

— Tu veux de la clarté ? demanda Silas, son visage à quelques centimètres de celui d'Elian.

Leurs souffles se mêlèrent, deux nuages de buée s'entrechoquant dans l'air glacial. Elian pouvait voir les détails qu'il avait passés des semaines à cartographier mentalement : la petite cicatrice qui coupait le sourcil gauche de Silas, le grain de la peau sur sa mâchoire mal rasée, l'intensité presque effrayante de ses pupilles dilatées.

— Je n'ai pas peur du Sillage, murmura Silas, sa voix tombant d'une octave. Je n'ai pas peur de l'or, ni de la chute. Ce qui me terrifie, Elian, c'est que tu continues de croire que je suis là pour la mission.

Elian sentit son cœur cogner contre ses côtes comme un oiseau en cage.

— Et tu es là pour quoi, alors ?

— Pour l’idiot qui refuse de voir qu’il est la seule chose réelle dans ce monde de fantômes.

L’insulte et la déclaration d’amour s’entrechoquèrent dans l’esprit d’Elian. C’était du Silas tout craché : piquant, arrogant, désespérément sincère. Un défi lancé au destin qui s'acharnait à les broyer.

Elian attrapa le revers de la veste de Silas. Ses doigts tremblaient légèrement, mais sa prise était ferme. Il ne cherchait plus à fuir. Il en avait assez des non-dits, assez de cette solitude à deux qui rongait leurs nerfs depuis qu’ils avaient quitté les Terres Basses.

— Prouve-le, défia Elian.

Il n’y eut pas de musique céleste. Pas de lueur dorée émanant de leurs cadors ou de leurs artefacts. Le "Sillage de l'Or Jaune" restait ce qu’il était : une quête sanglante et incertaine. Mais au moment où Silas réduisit les derniers millimètres entre eux, le monde extérieur — le train, la guerre, la magie, les trahisons — s'évapora.

Le baiser fut une collision.

Ce n'était pas la douceur qu'Elian avait imaginée dans ses nuits de fièvre. C'était une morsure, une urgence, un acte de piraterie. Les lèvres de Silas étaient sèches, un peu rudes, et le goût de la survie était sur sa langue. Elian répondit avec une ferveur égale, une faim qu’il avait contenue derrière des remparts de cynisme et de devoir.

Il y eut un choc sourd contre la paroi du wagon quand Silas pressa davantage son

corps contre celui d'Eliau. Le froid de l'acier contre son dos contrastait violemment avec la chaleur incendiaire de Silas. Les mains de Silas quittèrent la paroi pour s'ancrer dans les cheveux d'Eliau, le forçant à incliner la tête, à s'ouvrir davantage.

Ce n'était pas magique. C'était mieux que ça.

C'était humain. C'était le frottement du coton contre la laine, le claquement des dents, le souffle court qui se brise dans la gorge. C'était la confirmation que, sous les légendes et les prophéties, il y avait deux hommes de chair et de sang qui refusaient de n'être que des pions sur un échiquier de poussière.

Eliau laissa échapper un gémissement étouffé, ses mains remontant dans le dos de Silas, griffant presque le cuir de sa veste. Il cherchait à fusionner, à disparaître dans l'autre pour oublier qu'à l'aube, le monde exigerait d'eux qu'ils soient des héros. Ou des martyrs.

Silas se recula d'un pouce, juste assez pour planter son regard dans celui d'Eliau. Il avait les lèvres rouges, le regard trouble, et un sourire étrange, presque sauvage, étirait le coin de sa bouche.

— Alors ? demanda Silas. Toujours envie de dormir ?

Eliau rit, un son nerveux et libérateur qui résonna contre les parois métalliques. Il essuya ses lèvres d'un revers de manche, sentant encore la brûlure du baiser.

— Je crois que je ne vais plus jamais dormir, Silas.

— Bien, grogna l'autre en se rasseoyant sur sa caisse, bien qu'il ne lâchât pas la main d'Eliau, ses doigts s'entrelaçant fermement aux siens. Parce que si on doit tomber de ce sommet demain, je compte bien t'entendre crier mon nom pendant toute la descente.

La tension ne s'était pas dissipée, mais elle avait changé de nature. Elle n'était plus une menace, elle était une promesse. Le train continuait sa course folle vers les montagnes enneigées, vers l'or et la fureur. Mais dans l'obscurité du wagon numéro neuf, le poids des certitudes ne pesait plus sur les épaules d'Eliau.

Il savait maintenant qu'il ne lâcherait pas la main de Silas. Non pas par destin, ni par magie. Mais par pur, simple et magnifique entêtement humain.

L'Or Jaune pouvait bien brûler le monde entier ; pour la première fois depuis le début du voyage, Eliau se sentait invulnérable. Non pas parce qu'il allait gagner, mais parce qu'il n'était plus seul à perdre.

— Silas ? murmura Eliau après un long moment, alors que le premier rayon d'une aube grise commençait à filtrer par les fentes des volets.

— Ouais ?

— Si on s'en sort... ne crois pas que ça va devenir facile.

Silas serra sa main un peu plus fort, un sourire invisible dans l'ombre.

— Eliau, rien de ce qui te concerne n'est facile. C'est pour ça que je suis encore là.

Le train hurla en entrant dans un tunnel, plongeant le wagon dans un noir total, mais pour Eliau, l'obscurité n'avait plus rien de terrifiant. Elle était un manteau partagé, le sillage d'une autre forme d'or, bien plus précieuse et bien plus rare que celle qu'ils étaient partis chercher.

# Chapitre 8

## L'Ombre du Doute

Le train cahotait avec une régularité de métronome, un battement de cœur mécanique qui résonnait jusque dans les molaires d'Eliau. L'obscurité du tunnel s'était dissipée, laissant place à une lumière crue, hivernale, qui déshabillait le wagon de son mystère nocturne. Les volets ne tremblaient plus ; ils vibraient sous la morsure d'un vent sec.

À côté de lui, Silas ne dormait pas. Ses yeux étaient rivés sur le défilement flou du paysage, une lande dévastée par l'exploitation de l'Or Jaune, où la terre semblait avoir été pelée à vif. Sa main était toujours là, nichée dans celle d'Eliau. Mais le contact, autrefois ancre de salut dans le noir, commençait à peser.

Une sueur froide glissa entre leurs paumes.

Eliau dégagea lentement ses doigts. Le vide qui suivit fut pire que la chaleur étouffante de l'étreinte. Il frotta sa main contre son pantalon en grosse toile, cherchant à effacer la sensation de cette peau qui n'avait rien de magique. C'était là que résidait le poison. Dans cette absence totale de signe.

— Tu penses à quoi ? demanda Silas sans détourner le regard.

Sa voix était éraillée, striée par le manque de sommeil et la nicotine qu'il n'avait pas fumée depuis des heures. Une voix d'homme, une voix de chair. Pas une incantation.

— À rien, mentit Eliau. Au trajet. À la prochaine station.

— Tu mens comme un arracheur de dents, Eliau. Tes sourcils se froncent au milieu,

comme si tu essayais de résoudre une équation impossible.

Elian tourna la tête vers lui. Silas était beau d'une manière abrasive. Ses cheveux sombres collaient à ses tempes, et une petite cicatrice, fine comme un fil d'argent, barrait le coin de sa lèvre. En temps normal, cette vue l'aurait apaisé. Aujourd'hui, elle l'effrayait.

— On n'a pas de lien, Silas, lâcha-t-il brusquement.

Silas fronça les sourcils, cette fois pour de vrai. Il se tourna sur le siège étroit, ses genoux frôlant ceux d'Elian. L'odeur de Silas — un mélange de vieux cuir, de froid et d'une pointe d'ambre — envahit l'espace vital d'Elian.

— De quoi tu parles ? On vient de passer la nuit à se jurer que...

— Non, coupa Elian, la voix plus haute qu'il ne l'aurait voulu. On ne s'est rien juré du tout. On a juste décidé d'être têtus. Mais regarde autour de nous. L'Or Jaune, cette merde qu'on poursuit, elle crée des liens. Elle forge des destins. Les Veilleurs sont liés à leurs charges par des flux que rien ne peut briser. Les Amants du Sillage se reconnaissent à la brûlure sur leur poitrine. Ils n'ont pas le \*choix\*.

Il marqua une pause, le souffle court. Son cœur battait contre ses côtes comme un oiseau en cage.

— Et nous ? Il n'y a rien, Silas. Pas de magie, pas de marque, pas de sillage doré qui nous attache l'un à l'autre. Si demain tu décides que je te tapes sur le système, ou si je décide que ton cynisme m'épuise... il n'y aura rien pour nous retenir. Rien que notre pauvre volonté humaine. Et on sait tous les deux ce que ça vaut, la volonté, face au temps.

Le silence retomba dans le wagon, seulement rompu par le sifflement de la vapeur.

Silas le fixa, ses yeux sombres sondant le moindre tressaillement du visage d'Eliau. Un sourire en coin, amer et tranchant, étira ses lèvres.

— Tu as peur parce qu'on est libres, c'est ça ?

— Je ne suis pas libre ! s'emporta Eliau en se levant à moitié, avant de se rasseoir, écrasé par la fatigue. Je suis terrifié. La magie, c'est une prison, certes, mais c'est une prison solide. C'est une garantie. Toi et moi, on marche sur un fil de soie au-dessus d'un précipice, et on fait comme si c'était un pont en pierre. Qu'est-ce qui me prouve que dans un mois, dans un an, tu ne te réveilleras pas en te demandant ce que tu fous avec un type comme moi, sans que rien ne t'oblige à rester ?

Silas se pencha en avant. Il attrapa Eliau par la nuque, ses doigts s'ancrant dans la chair avec une autorité qui fit frissonner le jeune homme. Le contact était électrique, brut.

— Rien, murmura Silas, le visage à quelques centimètres du sien. C'est ça le truc, Eliau. Absolument rien.

Il y eut un éclair de défi dans son regard, une lueur de prédateur qui refuse de baisser les yeux.

— Tu veux une marque ? Tu veux que je te grave mon nom dans le dos avec un tisonnier magique pour que tu puisses dormir tranquille ? Tu veux être une marionnette du destin comme ces pauvres types qui n'ont pas d'autre choix que d'aimer parce que les étoiles l'ont décidé ?

— Je veux juste savoir que c'est réel !

— C'est plus réel que n'importe quoi d'autre parce que je pourrais me casser à chaque putain de seconde, Eliau !

Silas lâcha sa nuque, mais resta proche, son souffle caressant la joue d'Eliau. Sa voix redescendit d'un octave, devenant un murmure granuleux.

— Chaque matin, je vais me réveiller, et je vais voir ta tête de mule, tes doutes à la con et ton obsession pour l'Or Jaune. Et chaque matin, je vais devoir \*choisir\* de rester. Ce n'est pas une fatalité. C'est un putain de travail à plein temps. Et si ça te fait flipper, tant mieux. Ça veut dire que tu piges enfin le prix du truc.

Eliau sentit une larme de frustration piquer ses yeux. Il détestait quand Silas avait raison, surtout quand il le disait avec cette arrogance tranquille. Il observa les mains de Silas — de grandes mains calleuses, tachées par l'huile des machines et les rigueurs de la route. Des mains qui n'avaient rien de céleste.

— Et si on se trompe ? murmura Eliau. Si on s'épuise ? L'Or Jaune ne s'épuise jamais. Nous, si.

Silas haussa les épaules, un mouvement fluide qui fit craquer son manteau de cuir.

— Alors on crèvera fatigués. Mais au moins, on ne sera pas les esclaves d'une force qui se fout de nous. Tu as passé ta vie à avoir peur de l'ombre du doute, Eliau. Apprends à vivre dedans. C'est là qu'on voit le mieux les étoiles, non ?

Il tendit une main, la paume ouverte, une offre silencieuse. Ce n'était pas une promesse d'éternité, c'était un défi lancé à la seconde suivante.

Eliau regarda cette main. Elle tremblait imperceptiblement. Ce détail, plus que n'importe quel discours, brisa la dernière digue de son angoisse. Silas aussi avait peur. Silas aussi sentait la fragilité de leur lien "ordinaire". Il ne le montrait simplement pas de la même manière.

Il posa sa main dans celle de Silas. Pas de décharge électrique. Pas de vision du futur. Juste la chaleur humaine, un peu moite, un peu rugueuse.

— Tu es insupportable, souffla Elian.

— Et toi, tu es une plaie, répliqua Silas avec un vrai sourire cette fois, celui qui faisait plisser ses yeux.

Le train sortit brusquement d'une zone de collines pour déboucher sur une plaine inondée de lumière. Le soleil frappa les vitres, transformant la poussière en suspension dans le wagon en une pluie de paillettes dorées. Pour un instant, ils semblèrent baigner dans l'Or Jaune qu'ils cherchaient.

Mais Elian ne regardait pas la lumière. Il regardait le pouce de Silas qui dessinait de petits cercles lents sur le dos de sa main. Un geste inutile, superflu, non dicté par les lois de l'univers.

Un geste purement humain.

La peur était toujours là, nichée quelque part entre ses poumons, mais elle n'était plus un cri. Elle était un murmure, le bruit de fond d'une vie qu'ils devaient inventer à chaque pas, sans carte et sans boussole magique.

— On arrive à la frontière dans deux heures, dit Silas en se calant contre le dossier, sans lâcher sa main.

— Et après ?

— Après, on verra si on a encore envie de se supporter.

— Je parie que oui, murmura Elian.

— Ne parie jamais ton fric là-dessus, gamin. Parie ton sang. C'est la seule monnaie qui a de la valeur ici.

La tension ne s'était pas évaporée ; elle s'était transformée. Elle n'était plus une menace de rupture, mais une corde raide sur laquelle ils allaient devoir apprendre à danser. Elian ferma les yeux, se laissant bercer par le roulis, acceptant enfin l'idée que le sillage de leur vie ne serait pas tracé d'avance dans l'or, mais gravé, jour après jour, dans la poussière du chemin.

Et pour l'instant, c'était suffisant.

# Chapitre 9

## La Trahison des Sens

La frontière n'était plus qu'une ligne de chaleur tremblotante à l'horizon, une promesse de néant qui étirait les ombres sur le tableau de bord écaillé. Dans l'habitacle de la vieille Rover, l'air était saturé d'une odeur de poussière chaude, de vieux cuir et du parfum âcre du tabac froid qui imprégnait les vêtements de Silas.

Pendant des kilomètres, le silence avait été leur seul compagnon, une nappe épaisse et étouffante. La main d'Elian, qu'il avait cru trouver refuge dans celle de Silas quelques instants plus tôt, lui paraissait désormais étrangère. Elle pesait des tonnes. Il la retira doucement, feignant de vouloir réajuster son col, mais le mouvement ne trompa personne. La connexion s'était brisée, nette comme un fil de verre.

— On dirait que tu as vu un fantôme, lâcha Silas sans quitter la route des yeux. Sa voix était rauque, une râpe contre le silence.

Elian fixa ses propres mains. Elles tremblaient imperceptiblement.

— Ce n'est pas un fantôme, Silas. C'est... rien. C'est justement ça le problème.

Silas eut un rire bref, sans joie, qui mourut dans sa gorge. Il serra le volant, ses phalanges blanchissant sous la peau tannée.

— "Rien". On est à deux doigts de passer la douane avec la moitié des mercenaires du secteur au cul, on a du sang sur les pompes, et toi, tu te plains du "rien" ?

— Tu sais très bien de quoi je parle, rétorqua Elian, sa voix montant d'un octave. Ne

fais pas l'idiot. On est censés être quoi, au juste ? Des âmes sœurs ? Le grand Mythe de l'Or Jaune ? La complétude absolue qui fait que l'univers s'aligne dès qu'on se touche ?

Il marqua une pause, le souffle court. Son regard balaya le profil de Silas : la mâchoire carrée, la cicatrice qui barrait son arcade sourcilière, cette aura de violence contenue qu'il dégageait en permanence.

— Je ne ressens rien de tout ça, Silas. Je ressens juste de la fatigue. Et du froid. Même quand tu me tiens la main, j'ai l'impression d'être seul dans une pièce vide.

Silas donna un coup de volant brusque pour éviter un nid-de-poule, envoyant Elian percuter la portière. L'impact fit un bruit sourd, un choc qui résonna dans ses côtes.

— Bienvenue dans la réalité, gamin, cracha Silas. Tu t'attendais à quoi ? À des violons ? À ce que ton âme se mette à briller comme une putain de lanterne ? Les légendes, c'est pour ceux qui ont le temps de lire des bouquins. Nous, on n'a que la poussière.

— Ce n'est pas ce que disent les textes ! insista Elian, la frustration bouillonnant dans sa poitrine comme un acide. Ils parlent d'une symphonie. D'une paix qui dépasse l'entendement. Mais quand je te regarde, je ne vois que des secrets et de la colère. Et quand tu me touches...

Il s'arrêta, les lèvres tremblantes. Silas tourna enfin la tête vers lui. Ses yeux, d'un gris d'orage, étaient chargés d'une électricité dangereuse.

— Quand je te touche, quoi ?

— C'est une agression, murmura Elian. Chaque frôlement est une brûlure. Ce n'est pas de la complétude, c'est une intrusion. Mes sens me crient que tu es un étranger,

Silas. Un étranger qui prend trop de place.

Le véhicule ralentit jusqu'à s'immobiliser sur le bas-côté, dans un nuage de sable fin qui enveloppa la voiture comme un linceul. Silas coupa le moteur. Le silence qui suivit fut plus violent que n'importe quelle insulte. On n'entendait plus que le cliquetis du métal qui refroidissait.

Silas se détacha et se tourna complètement vers Elian. L'espace entre eux, à peine trente centimètres, semblait être un gouffre infranchissable.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? demanda Silas, sa voix devenue un murmure dangereux. Tu crois que je ne sens pas ce décalage ? Chaque fois que je pose les yeux sur toi, j'ai l'impression d'essayer de lire une langue que je ne connais pas. On me dit que tu es ma moitié, mais tout ce que je vois, c'est un gamin paumé qui va finir par me faire tuer parce qu'il attend un miracle qui ne viendra jamais.

Il tendit une main, hésita, puis saisit brusquement le menton d'Elian pour le forcer à le regarder. Le contact était électrique, mais pas de cette électricité qui réchauffe. C'était celle qui foudroie. Une décharge de statique, désagréable, irritante.

— Regarde-moi, Elian. Tu sens cette "complétude" ? Non. Tu sens mon pouce qui écrase ta peau. Tu sens l'odeur de la sueur et de la peur. C'est ça, notre lien. C'est de la viande et de la friction.

Elian essaya de se dégager, mais l'emprise de Silas était d'acier. Les larmes lui montaient aux yeux, nées d'une déception si profonde qu'elle lui retournait l'estomac. Il avait tout quitté pour ce sillage, pour cette promesse d'or, et il ne trouvait que de la boue.

— On nous a menti, hoqueta Elian. Les sens ne mentent pas, Silas. Si c'était vrai, si on était vraiment... \*ça\*, ça ne ferait pas aussi mal. On ne se détesterait pas autant

par moments.

— Qui t'a dit qu'on ne pouvait pas se détester ? Silas lâcha son visage et se recula contre sa portière, l'air soudain épuisé. L'amour, le destin, toutes ces conneries... c'est pas un refuge. C'est un combat de tous les instants pour ne pas s'entredéchirer. Tes sens ne te trahissent pas, Elian. Ils te disent juste la vérité : on est deux prédateurs enfermés dans la même cage. L'univers ne nous a pas fait un cadeau. Il nous a condamnés l'un à l'autre.

Elian détourna le regard vers la vitre. Son reflet lui renvoya l'image d'un étranger aux yeux rougis. Il passa une main sur son bras, là où la chaleur de Silas irradiait encore, comme une marque au fer rouge. C'était ça, la trahison. Ce corps qui réagissait à l'autre, qui se tendait, qui brûlait, mais un esprit qui hurlait à l'imposture.

Il n'y avait pas de fusion. Il y avait Silas, il y avait Elian, et entre eux, une faille sismique que même l'Or Jaune ne pourrait combler.

— On arrive à la frontière dans moins d'une heure, dit Elian d'une voix éteinte, sans le regarder.

— Ouais.

— Et après ? Si on passe ? Si on survit à cette journée ?

Silas redémarra le moteur. Le grondement du diesel sembla couvrir le battement de leurs cœurs désynchronisés.

— Après, on continuera à se trahir, répondit Silas en engageant la première. On continuera à chercher ce "clic" qui n'arrivera jamais. Et on crèvera peut-être l'un à côté de l'autre en se demandant si on s'est gourés de porte.

Il jeta un coup d'œil latéral à Elian, un regard bref, piquant comme du sel sur une plaie ouverte.

— Mais on le fera ensemble. Parce que même si mes sens te rejettent, mon sang, lui, te reconnaît. Et c'est la seule monnaie qui circule encore ici, tu te souviens ?

Elian ne répondit pas. Il appuya son front contre la vitre brûlante, fermant les yeux pour ne plus voir l'immensité du désert qui s'ouvrait devant eux. La distance entre leurs deux sièges lui parut soudain plus vaste que la distance jusqu'à la frontière.

Ils étaient liés, certes. Mais ils étaient liés comme deux naufragés s'agrippant à la même planche en plein orage : pas par amour, pas par destin, mais par une nécessité brutale et viscérale qui se moquait bien de la poésie des âmes.

La Rover s'élança de nouveau dans le sillage de la poussière, laissant derrière elle le mirage d'une perfection qu'ils ne connaîtraient jamais. Dans l'habitacle, l'odeur du conflit restait suspendue, plus tenace que le parfum de l'or. C'était l'odeur de la vérité : amère, métallique, et désespérément humaine.

# Chapitre 10

## Le Gouffre de l'Absence

CHAPITRE : Le Gouffre de l'Absence

La poussière ne retombait jamais vraiment. Elle restait là, suspendue dans l'air comme une menace invisible, s'infiltrant dans les pores de la peau, dans les rouages des machines, et dans les silences trop longs.

La Rover s'immobilisa dans un grognement hydraulique au pied de l'Avant-Poste 4. C'était une carcasse de béton et d'acier rouillé, plantée au milieu de nulle part comme un ongle cassé dans la chair du désert. Le soleil, à son zénith, écrasait tout. Ici, la lumière n'éclairait pas, elle punissait.

— Trois heures, Elian. Pas une minute de plus.

La voix de Sael claqua dans l'habitacle clos, brisant la torpeur moite qui s'était installée entre eux. Elle ne le regardait pas. Ses mains étaient encore crispées sur le volant, les articulations blanchies par l'effort.

Elian détacha sa ceinture. Le déclic métallique résonna comme un coup de feu.

— Je sais, répondit-il, la gorge sèche. Je récupère les codes de fréquence et je ressors. Reste en vie, de préférence.

Sael tourna enfin la tête. Ses yeux, d'un gris d'orage électrique, semblèrent sonder les profondeurs de sa rétine. Elle s'approcha, une lente inclinaison du buste qui fit monter la tension d'un cran. Il sentit l'odeur de sa peau : un mélange de sable chaud,

de graisse de moteur et cette note de fond, plus subtile, qui lui était propre — un parfum de métal froid et de musc sauvage.

Elle posa une main sur son bras. Ses doigts étaient brûlants à travers le tissu de sa veste de protection.

— Si tu ne sors pas à l'heure, je ne viendrai pas te chercher, murmura-t-elle. Je tracerai ma route vers le Sillage.

— menteuse.

Un demi-sourire, amer et tranchant, étira les lèvres de Sael.

— Casse-toi, Elian.

Il ouvrit la portière. L'air brûlant s'engouffra dans la cabine, chassant le peu de fraîcheur artificielle qui restait. En posant le pied sur le sol instable, il ressentit une étrange décharge, un vertige qu'il mit sur le compte de l'insolation. Il referma la porte sans un regard en arrière.

\*\*\*

Le Gouffre commença à se creuser au bout de dix mètres.

Ce n'était pas un gouffre physique. C'était une sensation de déshydratation fulgurante, mais qui ne concernait pas l'eau. À chaque pas qu'il faisait vers l'entrée blindée de l'avant-poste, Elian sentait le lien qui l'unissait à Sael s'étirer jusqu'à la rupture.

Jusqu'ici, il s'était convaincu que leur proximité était un fardeau. Une condamnation biologique due à l'Or Jaune qui coulait dans leurs veines, ce sérum expérimental qui

les avait rendus interdépendants pour survivre aux radiations des Terres Brûlées. Il pensait être immunisé contre elle, protégé par sa propre rancœur.

Il se trompait.

À l'intérieur de l'avant-poste, l'obscurité était poisseuse. Les néons clignotaient avec un bourdonnement agaçant. Elian progressait dans les couloirs, le fusil à l'épaule, mais son esprit était resté dans la Rover. Il visualisait Sael, sa manière de rejeter ses cheveux en arrière, le mouvement rythmé de sa respiration.

Soudain, une crampe violente lui tordit les entrailles. Il s'appuya contre une paroi suintante, le souffle court.

— Merde... grommela-t-il.

Ce n'était pas une blessure. C'était l'absence. Pour la première fois depuis des mois, il n'était plus dans le champ magnétique de Sael. Son corps, habitué à la présence constante de la jeune femme, réagissait comme celui d'un toxicomane en manque. Ses sens, qu'il croyait aiguisés, se brouillaient. L'odeur de la poussière devint insupportable parce qu'elle n'était plus contrebalancée par le parfum de Sael. Le silence du complexe devint assourdissant parce qu'il n'entendait plus le froissement de ses vêtements à côté de lui.

Il comprit alors, avec une clarté terrifiante, que le stade de l'immunité était dépassé. Il n'était plus "lié" par contrat ou par survie. Il était greffé à elle.

Elle était devenue son oxygène, et il venait de plonger en apnée.

Il accéléra la cadence, forçant les serrures électroniques avec une fébrilité qui ne lui ressemblait pas. Ses mains tremblaient légèrement. \*Prends les codes. Tire-toi d'ici. Retrouve-la.\*

Le terminal de données se trouvait au bout d'une passerelle métallique surplombant un puits de ventilation. Elian s'y connecta, ses doigts volant sur le clavier virtuel. L'écran afficha : \*CHARGEMENT 14%...\*

— Allez, allez...

Chaque seconde loin d'elle pesait une tonne. Il se sentait s'effiloche. C'était une sensation viscérale, une érosion de son être. Sans Sael, il redevenait cette ombre vide qu'il était avant le Sillage.

Un bruit de métal froissé résonna dans le couloir derrière lui. Elian se retourna d'un bloc, le doigt sur la détente. Rien. Juste le vent s'engouffrant dans les conduits. Il essuya la sueur qui coulait dans ses yeux. Il avait l'impression que ses nerfs étaient à vif, exposés, comme si elle était la seule couche de protection qu'il possédait contre le monde.

\*32%...\*

Le manque devint une douleur physique, une barre de fer chauffée au rouge dans sa poitrine. Il réalisa qu'il n'avait jamais eu peur de la mort, mais que l'idée de ne plus jamais sentir le frôlement de l'épaule de Sael contre la sienne le terrifiait. C'était pathétique. C'était indigne d'un mercenaire de son calibre.

Et c'était la vérité la plus pure qu'il ait jamais connue.

Le dialogue qu'ils avaient eu dans la Rover lui revint en mémoire. \*« Mon sang te reconnaît. »\* Ce n'était pas une métaphore. C'était une sentence.

Soudain, le terminal émit un bip strident. \*ERREUR D'ACCÈS. SYSTÈME VERROUILLÉ.\*

— Putain !

Il frappa le panneau de commande. Ses sens le lâchaient. Il n'arrivait plus à se concentrer. Il imagina Sael, dehors, regardant sa montre. Imaginant qu'il l'avait abandonnée, ou qu'il était mort. Verrait-il la Rover démarrer à travers les vitres sales de l'avant-poste ? Verrait-il la seule chose qui le maintenait en vie s'éloigner dans un sillage de poussière dorée ?

Le gouffre s'ouvrit sous ses pieds. L'absence n'était pas un vide, c'était un prédateur.

Il relança le protocole de piratage avec une rage froide. Il ne pouvait pas échouer. Pas parce que la mission était importante, mais parce qu'il devait réduire la distance. Il devait annuler ce mètre cinquante de vide qui séparait leurs sièges dans la voiture.

\*80%... 95%... TERMINÉ.\*

Elian arracha la clé de données du port. Il ne prit pas la peine de ranger son matériel proprement. Il se mit à courir.

Ses bottes claquaient sur le métal, un rythme cardiaque désordonné. Il traversa les couloirs en sens inverse, ignorant les alarmes qui commençaient à hurler. Il se fichait des sentinelles automatiques, il se fichait de la discrétion. Il avait besoin de l'air de la Rover. Il avait besoin de l'électricité de son regard.

Il défonça la porte de sortie.

La lumière l'aveugla. Il s'arrêta sur le perron, le cœur battant à tout rompre.

La Rover était là. Immobile. Un monolithe de métal sombre au milieu de l'immensité ocre.

Il dévala la pente de gravats, manquant de tomber dix fois. Arrivé à la portière passager, il l'arracha presque de ses gonds et s'effondra sur le siège.

L'habitacle était frais. Et il y avait cette odeur. Ce mélange de métal et de peau.

Sael ne bougea pas. Elle fixait toujours l'horizon, mais il vit ses épaules s'affaisser d'un millimètre. Ses doigts se desserrèrent sur le volant.

— Tu as deux minutes de retard, dit-elle d'une voix qui se voulait cinglante, mais qui trahissait une légère fêlure.

Elian ne répondit pas tout de suite. Il ferma les yeux, inhalant l'air de la cabine comme un noyé sortant de l'eau. La douleur dans sa poitrine se dissipa instantanément, remplacée par une chaleur sourde, presque douloureuse à force d'être intense.

Il tendit la main et posa ses doigts sur la nuque de Sael, là où les cheveux courts laissaient la peau exposée. Elle tressaillit, mais ne se recula pas. Au contraire, elle inclina légèrement la tête contre sa paume.

— Les codes ? demanda-t-elle, plus bas.

— Je les ai.

Il fit glisser son pouce le long de sa mâchoire. La tension entre eux n'était plus celle d'un conflit. C'était celle d'une fusion froide. Le désert autour d'eux pouvait bien s'embraser, le Sillage pouvait bien les engloutir, rien n'avait d'importance tant que cet espace entre leurs corps était réduit à néant.

— Elian, murmura-t-elle sans le regarder, si tu recommences ça... si tu me laisses

encore seule dans ce silence...

Elle tourna enfin le visage vers lui. Leurs regards se télescopèrent. Il n'y avait plus de place pour les faux-semblants ou la poésie des âmes. C'était de la biologie brutale. C'était une nécessité vitale.

— Je ne te laisserai plus, dit-il, sa voix vibrant d'une promesse sombre. Pas parce que je suis loyal. Mais parce que je ne peux plus respirer sans toi.

Sael eut un petit rire nerveux, un son sec comme une branche qui casse. Elle attrapa sa main, enfonçant ses ongles dans sa paume, une marque de propriété plus que de tendresse.

— On est foutus, Elian.

— On l'a toujours été.

Elle enclencha la première. La Rover rugit, projetant des gerbes de sable vers le ciel. Ils s'élancèrent à nouveau vers l'horizon, deux naufragés soudés par un manque plus vaste que le monde, laissant derrière eux le gouffre de l'absence, désormais comblé par la brûlure de leur présence mutuelle.

Dans le sillage de l'or jaune, il ne restait plus de place pour la solitude. Seulement pour cette addiction sauvage qui les menait, main dans la main, vers l'abîme.

# Chapitre 11

## Le Sacrifice

La chaleur dans l'habitacle de la Rover n'était plus seulement météorologique ; elle était devenue une entité biologique. Une moiteur poisseuse qui collait les chemises aux dos, mêlant l'odeur du cuir brûlant à celle, plus âcre et métallique, de l'Or Jaune qui pulsait sous leur peau.

À l'horizon, le sillage n'était plus une simple traînée de poussière. C'était une griffure incandescente. Ils étaient suivis. Pas par des hommes, mais par les Collecteurs du Cartel, ces silhouettes de chrome et de certitude qui ne connaissaient pas la fatigue.

Sael serrait le volant à s'en blanchir les articulations. Ses yeux, injectés de minuscules filaments dorés, fixaient le rétroviseur.

— Ils gagnent du terrain, Elian. La turbine sature. Si je pousse plus, on explose avant d'atteindre la Passe des Chimères.

Elian ne répondit pas tout de suite. Il observait le profil de Sael. La courbe de son cou, là où une veine battait trop vite. Il sentait l'appel du Sillage, cette addiction sauvage qui lui hurlait de rester près d'elle, de ne faire qu'un avec cette source de chaleur. C'était une force gravitationnelle, un amour imposé par la chimie, une laisse en or pur.

— Arrête-toi, dit-il d'une voix trop calme.

Sael jeta un regard furtif vers lui, un rire sans joie au bord des lèvres.

— C’est une blague ? On s’arrête, on crève. Ils ne veulent pas nous ramener, Elian. Ils veulent nous drainer. On est des piles pour eux, rien de plus.

— Je sais. C’est pour ça que tu vas continuer seule.

Le silence qui suivit fut plus violent que le rugissement du moteur. Sael pilant sur les freins, faisant dérapier la Rover dans un nuage de sable aveuglant. Le véhicule s’immobilisa dans un gémissement de métal supplicié.

Elle se tourna vers lui, les yeux brûlants de colère et d’incompréhension.

— Tu déliras ? Le manque va te tuer en dix minutes si je m’éloigne. Le Sillage nous tient, Elian. Tu ne peux pas respirer sans moi, tu l’as dit toi-même. C’est... c’est de la biologie. On est soudés par cette merde.

Elian tendit la main. Il effleura la joue de Sael, ses doigts rugueux glissant sur sa peau brûlante. Il sentit l’étincelle, le choc électrique que le Sillage provoquait à chaque contact. C’était délicieux. C’était une drogue. Et c’était un mensonge.

— On nous a dit que cet amour était une fatalité, murmura-t-il. Que c’était l’Or Jaune qui décidait de qui on avait besoin. Que notre lien était une équation chimique parfaite.

Il s’approcha d’elle, son front contre le sien. L’odeur de Sael — un mélange de sel, de sable et d’une pointe de jasmin synthétique — l’envahit, le faisant chanceler.

— Mais ce que je ressens quand tu souris... ce n’est pas de la chimie, Sael. C’est du gâchis, c’est de la peur, c’est de l’espoir. Et c’est mon choix. Pas celui du Sillage.

— Elian, ne fais pas ça...

— Écoute-moi. Les Collecteurs ont besoin de deux signatures thermiques pour verrouiller la zone. Si je reste ici avec les balises de secours activées, ils s'arrêteront. Ils croiront qu'on est en panne tous les deux. Ça te donne vingt minutes. Vingt minutes pour passer la crête et atteindre la zone neutre.

Sael secoua la tête, les larmes traçant des sillons clairs sur son visage poussiéreux.

— Tu vas mourir. Le sevrage brutal... ton cœur ne tiendra pas.

— Alors il s'arrêtera en sachant qu'il a choisi de battre pour toi une dernière fois, sans la permission de l'Or Jaune.

Il sortit de la voiture. L'air du désert le frappa comme un mur de briques. Immédiatement, l'absence de Sael commença à creuser un trou dans sa poitrine. Ce n'était pas une douleur métaphorique ; c'était comme si ses poumons se changeaient en verre pilé. Le Sillage réclamait sa dose. Son corps hurlait de remonter dans la Rover, de s'agripper à elle, de ramper pour ne pas perdre la connexion.

Il s'appuya contre la carrosserie brûlante.

— Casse-toi, Sael. Maintenant.

— Je ne peux pas, hoqueta-t-elle, les mains tremblantes sur le volant. C'est trop dur. Je sens... je sens ton manque. Ça me déchire.

— Utilise cette douleur, ordonna Elian en sortant un détonateur de sa poche. Transforme-la en colère. Le Cartel nous a volé notre liberté, ils ne nous voleront pas notre fin.

Il frappa le capot de la main.

— Va-t'en !

Sael enclencha la vitesse dans un cri de rage. La Rover repartit en trombe, projetant du gravier sur les jambes d'Eliau. Il resta debout, seul au milieu du vide.

L'effet fut immédiat. À mesure que la distance entre eux augmentait, le lien élastique du Sillage se tendait jusqu'à l'agonie. Eliau tomba à genoux. Sa vision se brouilla, se teintant d'un jaune maladif. Il sentait chaque pore de sa peau s'ouvrir, cherchant désespérément la présence de Sael. Ses muscles se contractèrent en des spasmes violents.

\*C'est ça, l'amour imposé,\* pensa-t-il à travers le brouillard de la douleur. \*Une prison dorée. Une laisse de sang.\*

Il rampa vers un affleurement rocheux, activant les balises de détresse de la Rover qu'il avait discrètement déchargées au sol. Pour les radars des Collecteurs, il était maintenant une cible lumineuse, un appât irrésistible.

Au loin, le nuage de poussière soulevé par Sael diminuait. Elle s'éloignait. Chaque kilomètre qu'elle parcourait était une aiguille enfoncée dans le cerveau d'Eliau. Il commença à cracher un liquide ambré — l'excès d'Or Jaune que son corps rejetait, ne trouvant plus son ancrage.

Pourtant, au milieu de ce naufrage sensoriel, il y avait une clarté nouvelle. Un espace vide, pur, où le Sillage n'avait plus prise. Dans cet enfer, il se souvenait d'un détail insignifiant : la façon dont Sael fronçait le nez quand elle était concentrée. Ce n'était pas un signal chimique. C'était une image. Un souvenir. Une préférence.

Il sortit une cigarette froissée, l'alluma d'une main tremblante. La fumée avait un goût de cendres et de liberté.

Le vrombissement des Collecteurs se fit entendre. Des ombres allongées commencèrent à danser sur le sable devant lui. Des drones de reconnaissance tournoyaient déjà au-dessus de sa tête, leurs lentilles rouges l'analysant froidement.

— Alors ? murmura-t-il à l'adresse du ciel de plomb. Vous venez chercher votre or ?

Il sentit son cœur faiblir. Le rythme devenait erratique, une batterie en fin de vie. Mais il ne ressentait plus la terreur animale du manque. Il ressentait une sorte de paix furieuse. Il avait brisé la chaîne. En choisissant de mourir loin d'elle pour qu'elle puisse vivre loin de lui, il avait accompli l'acte le plus humain qui soit dans ce monde de machines et de chimie.

Il avait choisi.

Une silhouette massive, aux articulations hydrauliques, émergea de la poussière à quelques mètres. Le Collecteur leva son bras, un injecteur de capture brillant au bout de ses doigts de métal.

Elian sourit, les dents tachées d'or.

— Trop tard, les gars. Elle est déjà loin.

Il ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il ne vit pas le Sillage. Il ne vit pas l'éclat jaune qui avait gouverné sa vie. Il vit simplement le visage de Sael, net et précis, libéré de toute addiction.

Il appuya sur le détonateur des charges qu'il avait disposées autour des balises.

L'explosion fut une fleur de feu orange dans le crépuscule. Un bruit sourd qui fit vibrer la terre sur des kilomètres.

À bord de la Rover, à l'autre bout de la Passe, Sael sursauta. Elle ne regarda pas en arrière. Elle ne pouvait pas. Mais elle sentit le lien se rompre. Pas comme une corde qui casse, mais comme une main qui lâche prise, doucement, après avoir transmis tout son courage.

Elle pleura, bien sûr. Mais elle appuya sur l'accélérateur. Pour la première fois de sa vie, l'air qu'elle inspirait ne goûtait pas l'Or Jaune. Il goûtait la poussière, la sueur et la solitude.

Il goûtait la liberté.

Dans le sillage de l'or jaune, il ne restait plus rien. Mais sur la route devant elle, tout restait à écrire. Elian lui avait offert le luxe ultime : le droit de ne plus appartenir à personne, pas même à lui.

C'était le sacrifice parfait. L'amour qui survit à sa propre destruction.

# Chapitre 12

## La Réconciliation

L'air n'avait plus ce goût métallique, cette persistance d'ozone et de soufre qui collait au palais depuis des années. Ici, au bord de la Mer de Verre, le vent charriait des embruns acides et une odeur de varech séché. C'était âpre, c'était brut, et c'était la plus belle chose que Sael ait jamais respirée.

Elle était assise sur le capot de la Rover, les doigts serrés autour d'une flasque de mélasse bon marché. Trois semaines. Trois semaines qu'elle avait laissé les montagnes de l'Or Jaune derrière elle. Trois semaines qu'elle n'avait plus entendu la « mélodie », ce bourdonnement mystique qui dictait ses pas et ses envies.

Le silence était un luxe qu'elle apprenait encore à apprivoiser. Mais ce soir, le silence avait une texture différente. Il était lourd. Électrique.

Un craquement de gravier sous une botte. À dix mètres.

Sael ne bougea pas. Son cœur, pourtant, rata une pulsation, un vieux réflexe de survie — ou peut-être autre chose. Une vibration résiduelle. Elle porta la flasque à ses lèvres, ferma les yeux sur le liquide brûlant, et murmura :

— Tu es censé être une tache de carbone dans la Passe, Elian. Je t'ai pleuré. J'ai même utilisé tes vieilles chemises pour allumer un feu de camp.

— Sacrilège, répondit une voix rauque. C'était de la soie d'araignée des sables. Ça coûte une fortune.

Elle se tourna lentement.

Il était là, émergeant de la pénombre bleutée des dunes. Il n'avait plus rien du prophète exalté ou du guerrier de l'Or Jaune. Sa veste était en lambeaux, son visage barré d'une balafre fraîche qui courait de sa tempe à sa mâchoire, et ses yeux... ses yeux n'avaient plus cet éclat doré, surnaturel. Ils étaient bruns. Ordinaires. Humains.

Il avait l'air épuisé. Il avait l'air vivant.

— Tu pues la poussière et l'échec, dit-elle, la voix étranglée par une émotion qu'elle refusait de nommer.

— Et toi, tu pues la liberté et l'alcool de contrebande, répliqua-t-il avec un demi-sourire qui ne demandait qu'à se briser. Ça te va mieux que le destin, Sael.

Il s'approcha. Chaque pas semblait peser une tonne. La tension entre eux n'était plus cette corde raide tendue par la magie de l'Or Jaune, mais un élastique sur le point de claquer, nourri de tout ce qu'ils n'avaient pas dit avant l'explosion.

Quand il fut à un mètre, l'odeur d'Elian la frappa : tabac froid, sueur et cette note de cuir qu'elle aurait reconnue entre mille. Pas de magie. Juste un homme.

— Pourquoi tu es là ? demanda-t-elle. Tu m'avais offert le luxe de ne plus t'appartenir.

— J'ai menti. Ou plutôt, j'ai changé d'avis.

Elle sauta du capot, ses bottes percutant le sol avec un bruit sourd. Elle se posta face à lui, défiante, les poings serrés.

— On ne fait pas ça, Elian ! On ne se fait pas sauter le cœur pour les beaux yeux

d'une fille pour revenir réclamer son dû trois semaines plus tard comme si on avait juste été acheter des cigarettes !

— Je ne réclame rien, coupa-t-il, sa voix descendant d'un octave.

Il fit un pas de plus, envahissant son espace vital. La chaleur qui émanait de lui était insupportable. Sael sentit ses muscles se tendre, une envie furieuse de le frapper et de l'embrasser se battant pour le contrôle de ses mains.

— Je suis venu voir si la liberté te plaisait, continua-t-il. Si tu arrivais à dormir sans le chant des balises. Si tu... si je te manquais autant que tu me hantes.

— Tu es un enfoiré d'égoïste.

— Je sais.

Elle leva la main, non pas pour le frapper, mais pour saisir le revers de sa veste. Elle le tira vers elle, brutalement. Leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres. Elle pouvait voir les pores de sa peau, les éclats de verre dans son regard, la cicatrice qui palpait.

— On nous a dit qu'on était liés par le sang de la terre, par une prophétie vieille de mille ans, cracha-t-elle. On nous a dit qu'on était les deux faces d'une même pièce maudite.

— La prophétie est morte dans la Passe, Sael. J'ai appuyé sur le bouton. Il n'y a plus de Sillage. Plus de lien mystique. Plus de "destinés l'un à l'autre".

— Alors qu'est-ce qu'il reste ?

— Ça.

Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il posa simplement son front contre le sien. C'était un contact désarmant de vulnérabilité. Sael ferma les yeux, et pour la première fois, elle ne vit pas d'étoiles dorées ou de schémas géométriques. Elle ne vit que le noir, le vide, et la sensation physique de la peau d'Elian contre la sienne.

C'était terrifiant. Parce que c'était réel.

— Je ne veux pas de tes règles, murmura-t-elle contre ses lèvres. Je ne veux pas du "toujours" ou du "pour l'éternité".

— Moi non plus, répondit-il. Je veux du "maintenant". Je veux du "on verra demain si on ne s'entre-tue pas". Je veux pouvoir te quitter parce que tu as un sale caractère, et pas parce qu'une divinité l'a décidé.

Sael laissa échapper un rire nerveux qui se transforma en sanglot. Elle glissa ses mains dans son cou, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux sales et emmêlés.

— On va tout rater, Elian. On ne sait pas être des gens normaux. On est des débris de guerre.

— On définira nos propres ruines, Sael. Nos propres règles. La première étant : si tu bois encore de cette mélasse, je ne t'embrasse pas.

Elle sourit, les dents serrées, et l'embrassa quand même.

C'était un baiser qui goûtait la survie. Il n'y avait rien de gracieux, rien de "mystique". C'était une collision. Ses lèvres étaient gercées, sa barbe piquait, et le contact de ses mains sur ses hanches était d'une possessivité purement humaine. C'était ancré dans le sol, dans la poussière, dans la sueur.

La tension qui les habitait depuis leur rencontre, cette électricité qui les faisait vibrer comme des instruments mal accordés, s'apaisa enfin. Non pas parce qu'elle disparaissait, mais parce qu'elle trouvait son exutoire. Ce n'était plus une malédiction. C'était un choix.

Ils finirent par se séparer, le souffle court, les fronts toujours collés. Autour d'eux, le monde était vaste, sombre et vide. L'Or Jaune n'était plus qu'un souvenir toxique à l'horizon.

— Alors ? demanda-t-il, le regard brillant d'une lueur nouvelle, plus sombre et plus chaude. C'est quoi la suite du scénario ? On part vers le soleil couchant ?

Sael jeta un coup d'œil à la Rover, puis à la route qui s'enfonçait dans les terres arides.

— Non. On va d'abord trouver un endroit où il y a de l'eau chaude et du vrai savon. Et ensuite, si tu es sage, on décidera si on se supporte assez pour dépasser la frontière.

Elle remonta dans la voiture, s'installant côté conducteur. Elian resta un instant sur le bas-côté, observant cette femme qui n'était plus une icône, mais une survivante. Il monta côté passager, fermant la portière sur le vent de la mer.

— Au fait, dit-elle en démarrant le moteur dans un rugissement de métal fatigué, si tu essaies encore de te sacrifier héroïquement sans me demander mon avis, je te tue moi-même.

Elian s'installa confortablement dans le siège défoncé, un sourire étirant sa cicatrice.

— C'est noté. Les nouvelles règles me plaisent déjà.

La Rover s'élança sur la piste, ses phares trouant l'obscurité. Dans leur sillage, il ne

restait plus d'or, plus de poussière magique, plus de chaînes invisibles. Juste deux ombres qui s'éloignaient, libres de se détester ou de s'aimer, selon leur propre et magnifique volonté.

Le monde était peut-être en ruine, mais pour la première fois, la route leur appartenait. Chaque kilomètre était une page blanche, un espace vide où le mot "fin" n'était plus écrit d'avance. C'était la réconciliation la plus violente et la plus douce qui soit : celle de l'homme avec son propre arbitre.

Sael appuya sur l'accélérateur, et cette fois, elle ne pleura pas. Elle regardait droit devant, là où le ciel commençait à pâlir, promettant une aube qui ne devait rien à personne.

# Chapitre 13

## L'Épreuve Finale

L'habitacle de la Rover sentait la vieille sueur, le métal chauffé et ce parfum de liberté un peu rance qui accompagne les fins de règne. Le moteur ronronnait, un grognement de fauve fatigué, tandis que le désert de sel défilait sous les roues. À côté de Sael, Elian s'était assoupi, la tête renversée contre le cuir craquelé du siège. La cicatrice qui barrait sa joue semblait plus souple dans son sommeil, moins comme un stigmate, plus comme une signature.

Sael serrait le volant. Ses mains, autrefois habituées à la soie et aux rituels de l'Or Jaune, étaient couvertes de cambouis et de petites coupures. Elle aimait ça. C'était réel. C'était à elle.

Mais l'air changea brusquement.

L'atmosphère devint lourde, saturée d'une électricité statique qui fit grésiller la radio de bord. Une odeur d'ozone et de soufre s'engouffra par les aérations, écrasant le parfum terreux du désert. Sael fronça les sourcils, les poumons soudain oppressés.

— Elian. Réveille-toi.

Il n'eut pas besoin de plus. Ses yeux s'ouvrirent, instantanément alertes, ses iris captant la lueur étrange qui commençait à baigner l'horizon. Ce n'était pas l'aube. C'était une lumière artificielle, un jaune malade, visqueux, qui ne tombait pas du ciel mais semblait suinter du sol.

— Le Sillage, murmura-t-il, la voix enrouée. Il nous rattrape.

— Impossible, répliqua Sael en écrasant l'accélérateur. On a rompu le lien. On a brûlé les contrats.

— L'Or Jaune ne lâche jamais ses investissements, Sael. Il ne reste pas dans les veines, il reste dans les failles.

Soudain, la Rover hoqueta. Le moteur ne s'arrêta pas, mais le monde autour d'eux commença à se distordre. Le pare-brise se couvrit d'une pellicule dorée, une buée métallique qui rendait la route illisible. Sael sentit une morsure glaciale au creux de son ventre, là où sa magie « imparfaite » — ce reste de don qu'elle avait refusé de polir selon les canons de l'Hégémonie — pulsait comme une dent gâtée.

Une voix, ou plutôt une fréquence, résonna directement dans leur boîte crânienne. Ce n'était pas une menace physique, c'était une intrusion. \*L'Écho des Scories.\*

\*« Voyez-vous tels que vous êtes : des pièces défectueuses. L'un est une ombre brisée, l'autre une lumière corrompue. Votre union n'est pas un choix, c'est une collision de débris. »\*

La Rover fut violemment secouée vers la gauche. Sael lutta avec la direction, mais ses muscles semblaient se transformer en plomb. À côté d'elle, Elian grimaça, portant la main à sa tempe.

— Ne les écoute pas, grogna-t-il. C'est de la manipulation de fréquence. Ils utilisent notre résidu magique pour amplifier nos doutes.

— Je n'ai pas de doutes, Elian ! cria-t-elle, les dents serrées.

— Si, tu en as. On en a tous.

La lumière jaune s'intensifia, devenant aveuglante. Soudain, l'intérieur de la voiture disparut. Sael ne sentait plus le volant. Elle flottait dans un vide ocre. Elle ne voyait plus Elian, mais elle entendait ses pensées, ou plutôt, ce que l'entité voulait qu'elle entende.

\*« Il te quittera à la première oasis, Sael. Il n'est avec toi que parce que tu es la seule chose qui brille encore dans son monde de cendres. Et toi, tu ne l'aimes que parce qu'il est le seul témoin de ta déchéance. »\*

Sael sentit une main invisible presser sa gorge. L'odeur de l'Or Jaune — ce mélange écœurant de miel et de sang — l'étouffait. Les images défilèrent : Elian la trahissant, Elian s'éloignant dans la poussière sans un regard, Elian redevenant le gardien impitoyable qu'il était avant.

— Elian ! appela-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Je suis là, répondit une voix lointaine, déformée par l'électricité. Mais je te vois... Sael, je vois la reine que tu étais. Celle qui me méprisait. Elle est toujours là, derrière tes yeux de naufragée.

— C'est faux !

— Est-ce que ça l'est ? Tu as besoin d'un chien de garde, pas d'un égal.

L'attaque était chirurgicale. Elle visait leur « imperfection » : ce passé qu'ils n'avaient pas eu le temps de digérer, cette magie instable qui servait de conducteur à la malveillance de leurs anciens maîtres. L'Hégémonie n'envoyait pas d'armée ; elle envoyait le miroir de leurs propres hontes.

Sael sentit sa volonté fléchir. Il serait si facile de lâcher prise. De laisser l'Or Jaune les reprendre, de redevenir des automates parfaits, sans douleur, sans passé, sans ce

besoin viscéral et épuisant de l'autre.

Une chaleur soudaine brûla sa paume.

Ce n'était pas la chaleur magique. C'était une main. Rugueuse, calleuse, bien réelle. Elian avait réussi à traverser le vide sensoriel pour attraper la sienne.

— Sael, regarde-moi, dit-il. Pas avec ton esprit. Avec tes yeux.

Elle fit un effort surhumain pour ouvrir les paupières. La réalité oscillait entre le cockpit de la Rover et le néant doré. Elle vit le profil d'Elian, tendu, ses veines saillant sur son cou. Il ne luttait pas contre une entité extérieure ; il luttait contre lui-même.

— Ils disent qu'on est cassés, articula-t-il entre ses dents. Ils ont raison. On est les pires versions de nous-mêmes.

Sael sentit une larme couler, brûlante.

— Et alors ? répondit-elle, sa voix retrouvant son tranchant.

— Alors... je préfère crever dans cette épave avec une femme défectueuse que de régner sur un monde de perfection avec une ombre.

Il serra sa main à lui broyer les os. Le contact physique agit comme un court-circuit. L'odeur de miel et de sang fut balayée par celle, bien plus forte, de l'huile de moteur et de la peau d'Elian — une odeur de sel et de survie.

Sael sentit sa propre magie, cette imperfection qu'on lui avait appris à haïr, bouillonner en elle. Elle n'essaya pas de la lisser ou de la canaliser. Elle la laissa exploser. C'était une magie "sale", pleine de scories, de colère et de désir.

— Tu veux mon imperfection ? cria-t-elle à l’immensité jaune. Tiens, bouffe-la !

Elle ne chercha pas à se protéger. Elle utilisa le lien que l’ennemi avait créé pour renvoyer tout son fiel, toute sa volonté de vivre, brute et non filtrée. Elle projeta l’image de leur premier baiser dans la boue, le goût de la poussière, la douleur de leurs muscles après la fuite. Elle leur envoya la réalité crasseuse qu’aucune magie ne pouvait simuler.

Il y eut un cri strident, une fréquence qui monta si haut qu’elle fit éclater les cadrans de la Rover.

Puis, le silence.

Un silence absolu, seulement troublé par le tic-tac du moteur qui refroidissait.

La lumière jaune s’était évaporée, remplacée par le gris doux et honnête de l’aube naissante. La Rover s’était arrêtée au milieu de nulle part, ses pneus laissant de longues traînées dans le sel.

Sael était affalée sur le volant, sa poitrine se soulevant au rythme de sa respiration saccadée. Elian ne l’avait pas lâchée. Ses doigts étaient toujours entrelacés aux siens, une ancre de chair et d’os.

Elle tourna la tête vers lui. Il avait l’air d’avoir vieilli de dix ans en dix minutes, mais ses yeux brillaient d’une lueur qu’elle n’avait jamais vue. Une lueur d’homme libre, sans l’ombre d’un contrat.

— Joli coup de volant, dit-il, un demi-sourire aux lèvres. J’ai bien cru que tu allais nous envoyer dans le décor juste pour me prouver que t’étais la chef.

Sael lâcha un rire nerveux, qui se mua en un soupir de soulagement. Elle ramena sa main libre pour frôler la cicatrice d'Eliau, puis descendit vers ses lèvres. Son pouce s'attarda sur sa lèvre inférieure, sentant le frémissement de l'homme.

— Ils ont essayé de nous briser avec ce qu'on a de plus moche, murmura-t-elle.

— Ils n'ont pas compris une chose, répondit Eliau en se penchant vers elle, son souffle chaud sur son visage.

— Quoi ?

— C'est dans les fissures que la lumière passe le mieux. Et on est sacrément fissurés, Sael.

Il l'embrassa. Ce n'était pas un baiser de cinéma, c'était un baiser de survivants. Il y avait le goût du fer, le contact piquant de sa barbe de trois jours, et cette urgence électrique qui rendait chaque seconde plus dense. C'était une collision, violente et nécessaire. Sa main à lui s'égara dans la nuque de Sael, ses doigts se perdant dans ses cheveux emmêlés, tandis qu'elle s'agrippait à son col comme si le monde pouvait encore se dérober sous eux.

Elle se recula de quelques centimètres, son front contre le sien.

— On n'est pas sauvés, tu le sais ? dit-elle. La Rover est à moitié morte, on n'a presque plus d'eau, et l'Hégémonie finira par envoyer des vrais chasseurs, pas juste des fantômes radioactifs.

Eliau passa son bras autour de ses épaules, la tirant contre lui. Ils regardèrent ensemble l'horizon. Pour la première fois, le soleil pointait vraiment le bout de son nez, une ligne orange pur, sans reflet métallique, sans influence magique. Un soleil ordinaire.

— On n'est pas sauvés, acquiesça-t-il. On est juste... en route. Et c'est exactement là où je veux être.

Sael sourit. Elle n'avait plus besoin de la perfection de l'Or Jaune. Elle avait le poids d'Elian contre elle, l'odeur du désert qui s'éveillait, et une route qui ne demandait qu'à être parcourue, kilomètre après kilomètre, défaut après défaut.

Elle tourna la clé. Le moteur toussa, cracha une fumée noire, puis finit par rugir, un son de victoire mécanique dans l'immensité silencieuse.

— Alors, on va où ? demanda-t-elle.

— Droit devant, Sael. Jusqu'à ce que le monde change de nom.

La Rover s'ébranla, s'éloignant vers le jour nouveau, laissant derrière elle les restes d'un empire qui n'avait jamais compris que la plus grande puissance ne résidait pas dans la pureté de l'or, mais dans la solidité de deux êtres brisés qui décident, envers et contre tout, de rester ensemble.

# Chapitre 14

## L'Éveil du Sillage

### CHAPITRE : L'ÉVEIL DU SILLAGE

La Rover crachait son agonie mécanique dans le silence de l'aube. À l'intérieur de l'habitacle, l'air était saturé de l'odeur de la vieille graisse, de la sueur froide et du cuir craquelé qui avait cuit sous trop de soleils oubliés. Sael sentait les vibrations du volant remonter jusque dans ses épaules, un massage brutal qui lui rappelait qu'elle était vivante, faite d'os et de muscles, et non de cette abstraction d'énergie pure que l'Empire appelait la « Perfection ».

À côté d'elle, Elian était une présence lourde. Son souffle était court, encore haché par la douleur des derniers kilomètres, mais ses yeux, d'un gris d'acier délavé, ne quittaient pas l'horizon.

— Tu conduis comme si on avait le diable aux trousses, murmura-t-il. Sa voix était un râle de papier de verre.

Sael changea de vitesse avec une brutalité sèche. Le levier de vitesses grinça, une protestation métallique qui résonna dans ses dents.

— Le diable est probablement en train de prendre son petit-déjeuner dans les ruines de la Citadelle, Elian. Moi, j'essaie juste de mettre assez de poussière entre lui et nous pour qu'il oublie nos noms.

Elle jeta un coup d'œil rapide sur le côté. Le visage d'Elian était marqué par une balafre fraîche, une ligne sombre qui coupait sa pommette. C'était moche. C'était

asymétrique. C'était la plus belle chose qu'elle ait vue depuis des mois. Loin de l'Or Jaune, la réalité avait cette texture granuleuse, ce goût de sel et de fatigue qui ne mentait jamais.

Pourtant, il restait ce voile. Cette « immunité ».

Depuis qu'ils s'étaient liés pour survivre à la Grande Fusion, une barrière invisible les séparait du reste du monde, mais aussi l'un de l'autre. Un champ de force passif, une membrane de pureté qui agissait comme un gilet pare-balles spirituel. Ils étaient ensemble, mais ils étaient isolés dans leur propre bulle de perfection résiduelle. C'était leur armure, et c'était leur prison.

Sael sentit une tension monter dans sa poitrine, plus étouffante que la chaleur du désert. Elle ralentit. Le moteur passa d'un rugissement à un ronronnement rauque. Elle finit par couper le contact.

Le silence qui suivit fut comme un coup de poing.

— Pourquoi on s'arrête ? demanda Elian, son corps se tendant par réflexe.

— Parce que je n'en peux plus, répondit-elle.

Elle se tourna vers lui. L'espace dans la Rover était minuscule. Elle pouvait voir chaque pore de sa peau, le battement de l'artère dans son cou. L'immunité était là, entre eux. Un froid subtil, une absence de friction. Quand ils se touchaient, c'était comme si une couche de verre fin empêchait le transfert de la véritable chaleur.

— On est en train de fuir pour rester entiers, continua Sael, sa voix tremblant d'une colère sourde. Mais on n'est pas entiers, Elian. On est... protégés. Je déteste être protégée de toi.

Elian fronça les sourcils, un pli d'incompréhension et de peur traversant son regard.

— C'est ce qui nous garde en vie, Sael. Si l'immunité tombe, le monde nous rattrape. La radioactivité, la magie résiduelle, la douleur... tout.

— Laisse-le nous rattraper, alors.

Elle tendit la main. Sa paume s'arrêta à quelques millimètres de la joue d'Elian. Elle sentit la résistance. Ce n'était pas physique, c'était une répulsion métaphysique, la « propreté » de leur lien qui refusait la souillure de l'intimité brute.

— Sael, ne fais pas ça...

— Regarde-moi. Vraiment.

Elle ne cherchait pas la fusion magique. Elle cherchait l'homme. Elle chercha l'odeur de sa peur, le poids de ses échecs, la fatigue qui creusait ses traits. Elle ouvrit ses propres barrières, non pas en invoquant un sort, mais en baissant les armes. Elle accepta l'idée qu'il puisse la blesser. Elle accepta ses propres failles, le fait qu'elle n'était qu'une mécanicienne de génie avec un tempérament de merde et une peur panique de la solitude.

Elle accepta tout de lui : le sang séché sous ses ongles, l'amertume de ses mots, la fragilité de son corps de mortel.

— Je n'ai pas besoin d'un partenaire d'immunité, murmura-t-elle, ses yeux plongeant dans les siens avec une intensité qui semblait vouloir brûler l'air. J'ai besoin de toi. Brisé. Sale. Réel.

Elian resta immobile, le souffle suspendu. Il vit la détermination de Sael, cette volonté féroce de renoncer à la seule chose qui les rendait spéciaux aux yeux de

l'univers. Il comprit que l'Or Jaune n'était qu'un substitut à ce vide qu'ils n'avaient jamais osé combler.

Il tendit la main à son tour. Il ne chercha pas à lutter contre la barrière. Il l'ignora. Il accepta la vulnérabilité de Sael, sa force qui n'était qu'un rempart contre sa propre sensibilité.

— Tu vas avoir mal, Sael, prévint-il.

— J'espère bien.

Leurs mains se touchèrent.

Au début, ce fut comme un court-circuit. Un craquement sec retentit dans l'habitacle, comme une vitre qui vole en éclats. L'immunité se brisa. Ce ne fut pas une explosion de lumière, mais une onde de choc sensorielle.

Le monde extérieur s'engouffra en eux. La chaleur du désert devint soudainement cuisante, le bruit du vent contre la tôle devint un hurlement, l'odeur du pétrole devint une agression. Mais au milieu de ce chaos, il y avait le contact.

La peau de Sael contre celle d'Elian.

C'était électrique. C'était rugueux. C'était d'une chaleur terrifiante. Sael laissa échapper un petit cri de surprise, le souffle coupé par la violence du ressenti. Pour la première fois depuis des années, elle sentait le poids exact de la main d'Elian, la texture de ses cals, le frisson qui parcourait son bras.

Le lien ne disparut pas. Il se transforma. Il n'était plus un bouclier devant eux, il devint un sillage derrière eux. Une trace indélébile faite de sang, de sueur et d'acceptation.

Elian l’attira contre lui. Ce n’était pas un geste de protection, mais une collision. Sael enfouit son visage dans le creux de son cou, respirant l’odeur âcre de l’homme débarrassé de sa divinité. Elle sentit ses larmes – des vraies larmes, salées et chaudes – mouiller la peau de son épaule.

— Je te sens, murmura-t-il, sa voix vibrant contre son crâne. Je te sens enfin.

— C’est horrible, n’est-ce pas ? ricana-t-elle entre deux sanglots étouffés. On est tellement... vulnérables.

— C’est parfait.

Ils restèrent ainsi, enlacés dans la petite Rover qui craquait sous le soleil grim pant. La tension n’était plus celle de la peur, mais celle du désir et de la survie. Une tension humaine, vibrante, qui n’avait rien à voir avec les fréquences froides de l’Or Jaune.

Le Sillage s’était éveillé. Ce n’était pas une arme, c’était leur histoire. Chaque cicatrice, chaque regret, chaque kilomètre parcouru se tissait désormais entre eux, formant une corde solide, capable de supporter le poids du monde.

Sael finit par se redresser, ses yeux rougis mais brillants d’une clarté nouvelle. Elle essuya son nez d’un revers de manche, un geste brusque et dénué de grâce.

— Bon, dit-elle en retrouvant son ton piquant. Maintenant qu’on est officiellement mortels et qu’on peut mourir d’une simple infection ou d’un coup de soleil, on devrait peut-être avancer.

Elian eut un sourire, un vrai, qui éclaira son visage fatigué.

— T’as raison. La route n’attend pas qu’on finisse notre crise existentielle.

Sael tourna à nouveau la clé. Cette fois, quand le moteur rugit, elle ne se sentit pas seulement aux commandes d'une machine. Elle sentit le lien vibrer à l'unisson avec la mécanique, une extension de leur propre volonté. Ils n'étaient plus des élus, ils étaient des voyageurs.

La Rover s'ébranla, soulevant un nuage de poussière ocre qui s'étira derrière eux comme une traînée de poudre.

— On va où, déjà ? demanda Elian en s'installant plus confortablement, sa main ne quittant pas celle de Sael.

— Quelque part où l'or n'est qu'une couleur de coucher de soleil, répondit-elle en écrasant l'accélérateur. Et où les gens comme nous ont le droit d'être cassés.

La voiture disparut dans l'immensité, laissant derrière elle le Sillage de leur éveil. Ils n'étaient plus protégés du monde, ils en faisaient partie. Et pour la première fois, la route ne semblait plus être une fuite, mais une promesse.

Le désert s'ouvrait devant eux, vaste et impitoyable. Mais ils s'en moquaient. Ils avaient la chaleur de l'autre, le goût du fer dans la bouche, et une réserve d'essence qui, avec un peu de chance et beaucoup d'entêtement, les mènerait jusqu'au bout de leur nouvelle vie.

Le sillage était tracé. Il ne restait plus qu'à le suivre.

# Chapitre 15

## L'Or du Destin Choisi

### CHAPITRE : L'OR DU DESTIN CHOISI

Le ciel n'était plus une menace, il était une promesse de fin de journée. L'horizon s'embrasait d'un jaune si violent qu'il semblait vouloir calciner les derniers vestiges de leur passé. Dans l'habitacle de la Rover, l'air était épais, saturé d'une odeur de cuir chauffé, de poussière minérale et de la sueur sucrée de Sael.

Elian la regardait conduire. Son profil, découpé par la lumière rasante, ressemblait à une pièce de monnaie antique, mais une pièce qu'on aurait volontairement griffée pour lui rendre sa valeur humaine. Il y avait une mèche de cheveux rebelle qui lui cinglait la tempe à cause de la fenêtre entrouverte.

— Tu fixes encore, Elian, lança-t-elle sans quitter la route des yeux, un sourire en coin étirant la cicatrice légère sur sa lèvre supérieure. C'est impoli d'observer les gens qui sauvent ta peau.

— Je n'observe pas, je vérifie que tu es réelle. La lumière fait des trucs bizarres à mes yeux.

Il laissa sa main glisser du levier de vitesse pour remonter le long de son bras, s'arrêtant juste au-dessus du coude. Sa peau était brûlante, vibrante de la même énergie que le moteur sous leurs pieds. Ce n'était plus la tension électrique des prophéties ou le poids de l'or qu'ils étaient censés incarner. C'était une tension organique, brute, presque dérangeante de vérité.

— On est réels, murmura-t-elle, sa voix se cassant légèrement sous l'effet de la fatigue. On est tellement réels qu'on a mal partout. C'est ça, le luxe, tu ne crois pas ? Avoir le droit d'avoir mal sans que ce soit un signe du destin.

Elle ralentit la cadence. Le moteur passa d'un rugissement à un ronronnement de prédateur repu. Elle braqua le volant, quittant la piste principale pour s'enfoncer dans un creux de dunes, là où le sable formait des vagues figées de cuivre et d'ambre. Quand elle coupa le contact, le silence qui s'abattit sur eux fut assourdissant. Il n'y avait plus que le tic-tac du métal qui refroidissait et le souffle court de leurs respirations synchronisées.

Sael se tourna vers lui. Ses yeux, d'ordinaire si défensifs, étaient deux puits d'une clarté désarmante.

— On a réussi, dit-elle. On est les pires élus de l'histoire. On a tout plaqué pour devenir des nomades avec un réservoir à moitié vide.

Elian rit, un son rauque qui lui fit du bien à la gorge. Il se pencha vers elle, l'espace dans la Rover devenant soudainement minuscule, chargé d'une électricité nouvelle. Il sentait l'odeur de Sael — un mélange de pétrole, de vent salé et de cette note de fond, plus intime, qui rappelait la sauge sauvage après l'orage.

— Le destin, c'est pour ceux qui ne savent pas conduire, répondit-il en effleurant sa joue du bout des doigts. Nous, on a choisi la panne sèche. C'est beaucoup plus romantique.

Sa main descendit dans sa nuque, ses doigts se perdant dans ses cheveux emmêlés. La tension qui les habitait depuis des mois — cette urgence de fuir, de survivre — mutait en autre chose. Une faim plus lente, plus profonde. Sael ferma les yeux, s'abandonnant au contact. Elle appuya son front contre le sien, et Elian sentit le battement de son pouls contre sa propre peau. C'était le seul rythme qui comptait

désormais.

— Ils voulaient qu'on soit des symboles, chuchota-t-elle contre ses lèvres. Ils voulaient que notre amour soit une espèce de monument à la gloire du Sillage. Des statues d'or pur.

— On est de la chair et du sang, Sael. Et on est couverts de poussière. C'est bien mieux.

Il l'embrassa. Ce n'était pas un baiser de film, propre et chorégraphié. C'était un baiser qui goûtait le sel, la fatigue et la liberté. Un baiser de survivants qui découvrent que le monde ne s'arrête pas là où les cartes s'arrêtent. Ses mains à elle s'agrippèrent à sa chemise, le tirant plus près, comme si elle craignait encore qu'il ne s'évapore dans le mirage du désert.

La Rover était leur seul royaume. À l'intérieur, le temps n'avait plus de prise. Dehors, l'or du soleil mourait pour laisser place à l'indigo de la nuit, mais pour eux, la lumière ne faisait que changer de forme. Elle passait de l'extérieur vers l'intérieur.

Sael se détacha de lui, le souffle court, un éclat de défi brillant dans ses prunelles.

— On va faire quoi, demain ? demanda-t-elle, son pouce traçant le contour de la mâchoire d'Eliau.

— On va rouler vers l'ouest jusqu'à ce qu'on voie de l'eau. Et après, on apprendra à ne plus rien faire. On apprendra à être juste "Eliau et Sael". Sans majuscules. Sans prophéties. Sans rien d'autre que ce qu'on décidera d'inventer au petit-déjeuner.

Elle eut un petit rire piquant, celui qui l'avait fait tomber amoureux d'elle la première fois qu'elle l'avait envoyé balader dans les mines.

— Tu es affreusement niais quand tu es libre, Elian.

— C'est l'effet que tu me fais. L'absence de destin me rend optimiste. C'est grave ?

— C'est incurable, je crains.

Elle sortit de la voiture, et il la suivit. Ils s'assirent sur le capot encore chaud, leurs épaules se touchant. Devant eux, l'immensité n'était plus un vide à combler, mais un espace à habiter. Le "Sillage de l'Or Jaune" n'était plus cette traînée de pouvoir qu'ils laissaient derrière eux, mais cette lumière intérieure qui les guidait l'un vers l'autre.

Ils n'étaient plus les pièces d'un puzzle divin ou politique. Ils étaient deux êtres cassés, mal recollés, mais dont les jointures étaient faites de leur propre volonté. Et c'était précisément ces fêlures qui laissaient passer la lumière.

— Regarde, dit Sael en désignant la première étoile qui perçait le voile de l'obscurité. Elle n'est pas en or. Elle est juste là.

— Elle a de la chance, répondit Elian en passant un bras autour de ses épaules. Mais nous, on a mieux. On a la route.

Le silence du désert les enveloppa, un silence apaisé, débarrassé des cris du passé. Ils n'étaient pas arrivés, ils ne le seraient peut-être jamais, mais pour la première fois, le voyage se suffisait à lui-même. L'or n'était plus une monnaie, ni une malédiction, ni un destin. C'était simplement la couleur de leurs mains entrelacées dans la nuit tombante.

Ils restèrent là longtemps, deux points minuscules et invincibles dans le sillage du monde, prouvant au silence des étoiles que la plus belle des libertés est celle de choisir son propre maître : l'amour, dans toute sa splendeur imparfaite et humaine.

La Rover, sentinelle d'acier dans le sable, semblait veiller sur leur sommeil à venir. Demain, ils partiraient. Demain, ils s'aimeraient encore, non pas parce que c'était écrit, mais parce qu'ils l'avaient décidé. Et dans ce "parce que", résidait tout l'or du monde.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Sillage de l'Or Jaune"*

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)